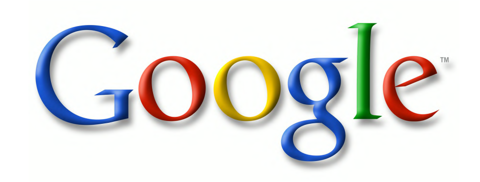
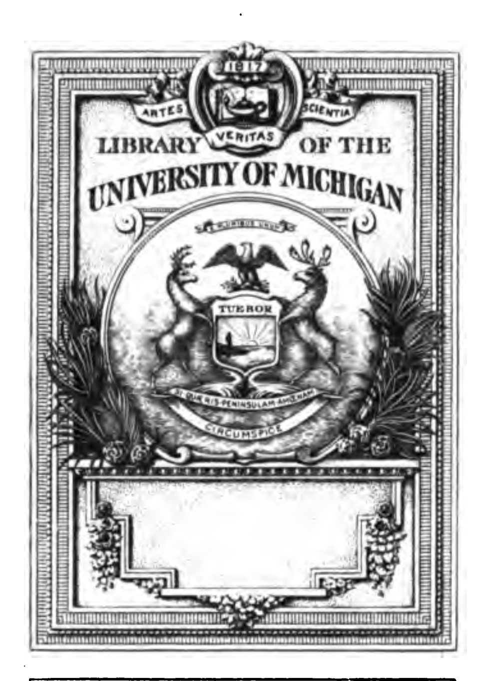
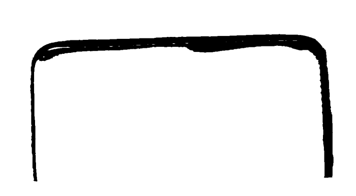




Collin-d'Harleville
Les moeurs du jour.


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



Colin d'Harleville

—

Les Mœurs du Jour

LES MOEURS DU JOUR,

OU

L'ECOLE DES JEUNES FEMMES,

COMÉDIE,

EN CINQ ACTES ET EN VERS;

Jean-François
Par COLLIN-D'HARLEVILLE,

MEMBRE DE L'INSTITUT NATIONAL.

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre Français de la République, le 7 Thermidor an VIII.

A PARIS,

Chez { HUET, Libraire, rue Vivienne, N.° 8.
CHARON, Libraire, passage Feydeau.

AN VIII. (1800.)

PERSONNAGES,		*ACTEURS.*
M. MORAND, faiseur d'affaires.		C.en GRANDMÉNIL.
M.me DIRVAL, sa nièce.		M.lle MÉZERAI.
DIRVAL, jeune officier.		C.en SAINT-FAL.
M.me EULER, amie de M.me Dirval.		M.lle CONTAT.
M.me VERSEUIL, autre amie de M.me Dirval.		M.lle MARS aînée.
FORMONT, frère de M.me Dirval.		C.en FLEURY.
D'HERICOURT, amant de M.me Dirval.		C.en DAMAS.
FLORVEL, fils de M. Morand,		C.en ARMAND.
M. BASSET, agioteur.	Société de M.Morand.	C.en CHAMPVILLE.
M.me de VERDIE.		M.lle MARS, cadette.
M.me DERBIN.		M.lle HOPKINS.
FRANÇOIS, vieux domestique de M. Morand.		C.en DAZINCOURT.
UN DOMESTIQUE.		C.en DUBLIN.

La scène est à Paris, chez M. Morand, dans un sallon où tout annonce la richesse, la magnificence et le désordre.



AVERTISSEMENT.

Je ne ferai point une préface pour répondre aux critiques qu'a essuyées ma pièce. Un auteur a toujours mauvaise grace à défendre son ouvrage (*). Je fais mieux, je crois, que de disputer; je corrige, autant que je le puis. Si je me permettais un mot d'apologie, ce serait contre le reproche d'immoralité que l'on a fait à la comédie des *Mœurs du Jour*, reproche auquel, il faut l'avouer, j'étais loin de m'attendre. Il est vrai que le censeur qui trouve ma pièce immorale, reconnaît en moi la pureté des intentions : c'est quelque chose, au moins. J'espère que les mères de famille me ren-

(*) Qu'il me soit permis cependant de réclamer contre l'affectation qu'on mise quelques personnes, à voir dans ma pièce des calembourgs et des jeux de mots D'abord, quand j'en aurais mis quelques-uns dans la bouche de jeunes fats, ce n'eût été qu'un trait de vérité de plus. Eh bien! je ne me le suis permis qu'une fois, (à la fin de la scène 4.me du 1.er acte ;) car je proteste contre le prétendu calembourg, de *prendre racine*, qui serait en effet bien mauvais, mais que je n'ai jamais eu dessein de faire. J'ai employé cette expression, sans malice, comme *la Bruyère*, en parlant de ce fleuriste, qui vit dans son jardin : « Vous le voyez (dit-il) planté, et qui a pris racine au » milieu de ses tulipes. » Au reste, j'ai supprimé ce trait, tant l'ombre d'un calembourg me fait peur! Que de petites critiques semblables il me serait aisé de réfuter!

dront encore plus de justice. Leur confiance sera la plus douce récompense de mon travail.

Saisirai-je cette occasion, pour me plaindre de l'audace avec laquelle on ose, impunément, contrefaire les ouvrages d'un auteur, même avant qu'ils soient imprimés ? Mais quoi ! j'ai dénoncé, dès le commencement, ce vol manifeste, aux lecteurs délicats ; c'est à la police à faire le reste. On sait que le poëte comique ne poursuit que les coupables que la loi ne peut atteindre.

C'est un bien faible désagrément, en comparaison de l'accueil indulgent et aimable que le public a fait à ma pièce. On le calomniait bien légèrement, ce public ; il a prouvé, en cette occasion, qu'il savait apprécier la morale saine et pure, fût-elle un peu sévère, embellie, il est vrai, par le jeu si parfait des acteurs. J'ai reconnu avec délice, que des deux Paris décrits dans ma pièce, si l'un est plus brillant, l'autre est bien plus nombreux.

C. H.

Collin-Harleville



LES MOEURS DU JOUR,
OU
L'ÉCOLE DES JEUNES FEMMES,
COMÉDIE.

ACTE I.

SCÈNE PREMIERE.

D'HÉRICOURT, FLORVEL.

(Tous deux sont en bottes et de la parure la plus moderne : Florvel a une nuance de plus d'affectation, et paraît plus jeune.)

FLORVEL, *parlant vîte et prononçant à peine.*

Ah ! c'est toi d'Héricourt?

D'HÉRICOURT, *avec à-plomb et suffisance.*

Oui.

FLORVEL.

Si matin ici ?

D'HÉRICOURT.

Si matin ?

FLORVEL.

Mais sans doute : à peine est-il midi :
Ma cousine, à coup sûr, n'est pas encor visible.

D'HÉRICOURT, *souriant.*

Non ? Je l'ai vue.

FLORVEL.

Ah ! ah !

D'HÉRICOURT.

Ta surprise est risible.

FLORVEL.

Serait-il jour chez elle ?

D'HÉRICOURT.

Il est jour... à demi.

FLORVEL.

Elle est levée ?

D'HÉRICOURT.

Eh ! oui, pour moi, mon cher ami.

FLORVEL.

Ah ! pour toi ?

D'HÉRICOURT.

C'est tout simple.

FLORVEL, *à part.*

Il se peut bien qu'il mente.
(*Haut.*) C'est étonnant.

D'HÉRICOURT, *d'un air mystérieux.*

Florvel, ta cousine est charmante.

FLORVEL.

Penses-tu me l'apprendre?

D'HÉRICOURT.

Elle a, parbleu! bien fait
De venir s'installer chez ton père.

FLORVEL.

En effet.
Le cher Dirval croyait que sa jeune compagne
L'attendrait tristement au fond d'une campagne,
Chez ce frère bourru : mais Sophie, un beau jour,
Changea contre Paris cet ennuyeux séjour;
Et d'honneur en six mois... (*Il rit.*) au retour de l'armée,
Dirval la trouvera, je gage, un peu formée.

D'HÉRICOURT.

Eh bien! de ses progrès si Dirval est surpris,
Il devra savoir gré du soin qu'on aura pris
D'égayer, de former sa femme en son absence.

FLORVEL.

Moi, je compte fort peu sur sa reconnaissance.

D'HÉRICOURT.

L'essentiel, vois-tu, c'est que la femme en ait.

FLORVEL.

J'entends; elle en aura. Ce qui sur-tout me plaît,
C'est que Sophie étant chez son oncle, mon père,
Qui de banque, d'argent, fait son unique affaire,
Où l'on n'entend parler... intéressants discours!
Que de hausse et de baisse, et de change et de cours,
Elle de tout ce train nullement ne s'occupe.

D'HÉRICOURT.

Ah! parbleu! je le crois; elle serait bien dupe.

FLORVEL.

Et vive, et gaie, et tendre, elle est toute aux plaisirs :
Aussi, nous la servons au gré de ses desirs....

D'HÉRICOURT.

Quel babil ! Sais-tu bien que tu te passionnes ?
A t'entendre, on croirait !...

FLORVEL.

Quoi donc ?

D'HÉRICOURT.

Oui, tu m'étonnes :
Aurais-tu par hasard quelques prétentions ?

FLORVEL.

Tu m'étonnes toi-même avec tes questions.

D'HÉRICOURT.

Tu n'es pas, je suppose, amoureux de Sophie ?

FLORVEL.

Et quand il serait vrai que j'en aurais envie ?

D'HÉRICOURT.

Cela serait plaisant, d'honneur !

FLORVEL.

Plaisant ! en quoi ?
Elle en vaut bien la peine.

D'HÉRICOURT.

Eh ! mon ami, crois-moi,
Ne va pas t'oublier...

FLORVEL.

Qui de nous deux s'oublie ?
Serais-tu donc jaloux ?

D'HÉRICOURT.

Jaloux ! bonne folie !
Ce démon-là jamais ne troubla mon cerveau :
Jaloux de toi, d'abord, cela serait nouveau.

FLORVEL.

De moi comme d'un autre.

D'HÉRICOURT.

Et d'ailleurs, à mon âge,
Ce qu'on appelle amour n'est qu'un pur badinage :
De la plus belle femme, et tu dois le savoir,
On n'est point amoureux ; mais on la veut avoir.

FLORVEL.

Qui te dit le contraire ?

D'HÉRICOURT.

Alors, rends-toi justice :
Quoi ! de ces choses-là faut-il qu'on t'avertisse ?
Ce n'est point là, Florvel, la femme qu'il te faut :
Suis ta route ordinaire, et sans monter si haut...
Tu m'entends...

FLORVEL.

Oui, tes airs me mettraient en colère,
Si, pour mieux me venger, je n'étais sûr de plaire.

D'HÉRICOURT.

Vraiment ?

FLORVEL.

Eh ! pourquoi non ? Soyons de bonne foi ;
Ne suis-je pas d'abord plus beau garçon que toi ?

D'HÉRICOURT.

(Il le mesure de l'œil.)

Ah ! je n'y pensais pas. Très-joli, sur mon ame !
On aurait fait de toi la plus charmante femme !...

FLORVEL.

J'ai dix-neuf ans; et toi, depuis long-tems majeur...

D'HÉRICOURT.

Aimable enfant! oh! oui; je vieillis par malheur;
Mais j'ai le tems encor de t'enlever Sophie,
Et plus d'une autre après.

FLORVEL.

Oui-dà! je t'en défie.

D'HÉRICOURT.

Il est gai.

FLORVEL.

D'Héricourt! veux-tu faire un pari,
A qui des deux plutôt la souffle à son mari?
Là, tiens, gageons.

D'HÉRICOURT.

Jamais à coup sûr je ne gage.

FLORVEL.

Tu recules.

D'HÉRICOURT.

Allons, cessons un vain langage;
Babille, berce-toi d'espérances en l'air,
Si cela te suffit.

FLORVEL.

Soit, nous verrons, mon cher.

D'HÉRICOURT.

Tu parles du mari; c'est bien plutôt le frère
Qui pourrait nous...

FLORVEL.

Formont! et que peut-il donc faire?

D'HÉRICOURT.

En emmenant Sophie, il nous mettra d'accord.

FLORVEL.

J'espère que sans elle il partira d'abord.

D'HÉRICOURT.

Fort bien ! moi de sitôt je ne crois pas qu'il parte,
Ni seul : va, de son but jamais il ne s'écarte.
Depuis quinze grands jours qu'il est ici, j'entends
Que des champs, du Vallon, il parle à chaque instant ;
C'est sa sœur après tout ; il n'aura point de trêve,
Qu'il ne la persuade, et qu'il ne nous l'enlève.

FLORVEL.

Je n'ai pas cette crainte ; ou pour mieux dire, moi,
Je ne crains le mari, ni le frère, ni toi.

D'HÉRICOURT, *d'un air méprisant.*

Moi, je te crains beaucoup ; voilà la différence.

FLORVEL.

Hai, hai....

SCENE II.

D'HÉRICOURT, FLORVEL, M.me EULER.

(*M.me EULER est mise avec goût, mais dans la plus grande simplicité.*)

M.me EULER, *de loin, à part.*

DÉJA tous deux ? j'avais eu l'espérance
D'être ici la première.

FLORVEL.

Ah ! ah ! par quel hasard,
Madame Euler ? sitôt !

M.me EULER, *les saluant.*

J'arrive encor trop tard.

FLORVEL.

Quoi ! déja vous venez donner, belle voisine,
La leçon de dessin à ma jeune cousine ?

M.me EULER.

Mais oui, c'est un emploi trop doux pour l'oublier.

FLORVEL.

Dites-donc ; voulez-vous de moi pour écolier ?

D'HÉRICOURT.

Etourdi ! Vous avez une élève charmante,
Madame Euler.

FLORVEL.

Charmante.

M.me EULER.

Elle est intéressante.

D'HÉRICOURT.

On n'a pas plus d'esprit, de grâce...

FLORVEL.

Et d'enjouement.

M.me EULER, *avec douceur.*

Vous en parlez peut-être un peu légèrement,
Messieurs, pardon ; qui n'a jugé que la surface,
Ne voit que la gaîté, la finesse, la grâce,
Mille dons enchanteurs qu'à l'envi vous citez :
Sophie a, croyez-moi, bien d'autres qualités ;

Un cœur pur et sensible, un esprit raisonnable :
D'excellens procédés je la connais capable ;
Elle mérite enfin le respect, les égards...

D'HÉRICOURT.

Vous avez bien raison, madame ; aussi...
(*Il se dispose à sortir.*)

FLORVEL.

Tu pars ?

D'HÉRICOURT. (*Il s'approche de M.me Euler, et parlant bas :*)

Je vais courir. Un mot : voulez-vous, belle dame,
Oublier le portrait d'une charmante femme ?
C'est trop...

M.me EULER.

Plaît-il, monsieur ?

FLORVEL.

Tu nous prendras, mon cher ?

D'HÉRICOURT.

Non, tu mèneras bien ta cousine.

FLORVEL.

C'est clair.

D'HÉRICOURT.

Voilà ce que j'appelle un de tes privilèges.
Mais je vous rejoindrai. (*Il salue M.me Euler, et sort en parlant bas à Florvel.*)

M.me EULER, *à part.*

Pauvre enfant ! que de pièges !

SCÈNE III.

M.me EULER, FLORVEL.

FLORVEL.

Qu'est-ce que d'Héricourt vous disait donc tout bas,
Madame Euler ?

M.me EULER, *souriant.*

Eh ! mais, je ne m'en souviens pas.

FLORVEL.

Quelques douceurs, j'entends : en affaire pareille . . .

M.me EULER.

N'a-t-on que des douceurs à nous dire à l'oreille ?

FLORVEL.

Quand on est si jolie . . . .

M.me EULER.

Adieu.

FLORVEL.

Vous me quittez ?
Déja ?

M.me EULER.

Mais il est tard : mes instans sont comptés :
Votre aimable cousine est sans doute levée :
Je cours . . . . . .

FLORVEL.

Bah ! sa toilette est à peine achevée :
Puis nous allons partir pour Bagatelle.

M.me EULER.

Alors,
Je reviendrai plus tard. J'ai moi-même, au dehors,
Plus d'une course à faire.

FLORVEL.

Oui, toujours quelqu'ouvrage!
J'admire en vérité cette ardeur, ce courage,
Et sur-tout je vous plains.

M.me EULER *souriant.*

Vous me plaignez, monsieur?
Je ne l'aurais pas cru.

FLORVEL.

Ma parole d'honneur!
Du matin jusqu'au soir travailler sans relâche,
Ah! quelle tâche!

M.me EULER.

Il est une plus rude tâche,
Et c'est de ne rien faire.

FLORVEL.

Eh! madame Verseuil
A-t-elle tant de mal? Je vois du coin de l'œil,
Qu'avec mon père elle est bien, fort bien, sur mon ame!
Et qu'en résulte-t-il? c'est que la belle dame
N'a rien, et ne fait rien, et ne manque de rien.
Il est, comme cela, mille femmes de bien
Qui mènent en ce monde une assez douce vie.

M.me EULER.

Tout cela fait bien plus de pitié que d'envie;
Notre meilleur ami, c'est encor le travail,

FLORVEL.

Je ne saurais entrer ici dans le détail.....
Mais si madame Euler veut un jour me permettre
De lui faire ma cour, j'oserai me promettre.....

M.me EULER.

Vous nous ferez honneur, monsieur; venez nous voir.

FLORVEL.

Hé bien, quelque matin.....

M.me EULER.

Venez plutôt le soir.
Oui, ma famille entière alors est réunie,
Et j'aime à m'entourer de cette compagnie.

FLORVEL.

C'est tout simple : en ce cas... cela sera charmant.

M.me EULER, *avec expression.*

Vous verrez mon mari.

FLORVEL.

Madame,.... assurément....
Je le connais.

M.me EULER.

Oh! non, ce n'est pas le connaître.
De plus près vous saurez l'apprécier peut-être;
Vous verrez s'il est homme et de sens et d'honneur,
Et si son amitié suffit à mon bonheur!

FLORVEL, *un peu déconcerté.*

Je suis persuadé..... mais j'apperçois mon père.
(*à part.*)
En honneur, cette femme est extraordinaire.

SCÈNE IV.

M.me EULER, FLORVEL, M. MORAND.

(*M. Morand a des papiers à la main, et dans toute la pièce il paraît brusque et préoccupé.*)

FLORVEL, *d'un air leste.*

Eh ! bon jour donc, mon père.

M. MORAND.

Ah ! ah ! bon jour, mon cher.

FLORVEL.

Je vous cherchais.......

M. MORAND.

Hé bien, qu'est-ce, madame Euler?
Votre jeune écolière est-elle un peu savante?

FLORVEL.

Ma foi, savante ou non, ma cousine est charmante.

M. MORAND.

(*A son fils.*) (*A M.me Euler.*)
Laissez-nous donc. Enfin?

M.me EULER.

Elle aura du talent :
Elle commence....

M. MORAND, *avec un gros rire.*

Ah ! ah ! *commence* est excellent.

M.me EULER.

En quoi?

M. MORAND.

Me croyez-vous en beaux arts si novice ?
Commencer ! avant peu, j'entends qu'elle finisse :
Voilà six mois entiers ; il est bien temps, je crois....

M.me EULER, souriant.

Mais... le dessin n'est pas l'ouvrage de six mois.
Il me semble...

M. MORAND.

J'entends : vous parlez en maîtresse ;
C'est tout simple : mais, moi !.. Vous sentez que ma nièce,
Madame Euler, jamais ne sera dans le cas
De s'en faire un état.

M.me EULER.

Non, je ne prévois pas
Que ce soit-là le sort de ma jeune écolière :
(*D'un ton concentré.*)
Elle ne serait pas cependant la première,
Qui de talens, acquis dans le sein des plaisirs,
Riche, se promettait de charmer ses loisirs ;
Et que plus d'un revers, que telle circonstance,
Ont réduite à s'en faire un moyen d'existence.

M. MORAND.

Bah ! propos de roman ! je ne vois point cela ;
Sophie assurément n'en sera jamais là.

M.me EULER.

Je l'espère.

M. MORAND.

D'ailleurs, tenez, soyons sincères ;
Les talens à présent sont fort peu nécessaires.

FLORVEL.

Oui, tems perdu.

M. MORAND.

Sur-tout, l'argent, madame Euler.
Vos leçons, entre nous, me coûtent un peu cher.
Ce n'est pas, voyez-vous, que je tienne à la somme,
Mais j'ai mainte autre charge, et tout cela m'assomme.

M.me EULER.

Si vous voulez, monsieur, ne me donnez plus rien.
Mon talent, je l'avoue, est mon unique bien :
Je vis de mon travail et je m'en glorifie ;
Mais ma tendre amitié pour la jeune Sophie,
Près d'elle un logement, la satisfaction
D'être utile peut-être à son instruction,
Sur-tout sa confiance et l'espoir de lui plaire ;
Il suffit : je n'ai pas besoin d'autre salaire.

(*Elle sort avec une sorte de dignité, exempte d'affectation.*)

SCÈNE V.

M. MORAND, FLORVEL.

M. MORAND.

CETTE femme a du bon.

FLORVEL, *à part.*

Oui de ne prendre rien.

M. MORAND.

Oh! je la garderai.

FLORVEL, *haut.*

Parbleu! je le crois bien.

M. MORAND.

Ce n'est point l'intérêt qu'en ceci je regarde,
Et c'est comme une amie enfin que je la garde.

FLORVEL.

Je l'aime fort aussi : seulement, par malheur,
Elle est sauvage, même un peu prude.

M. MORAND.

Oui?

FLORVEL.

D'honneur!
Et cette pruderie est vraiment singulière :
On n'en voit plus; ma foi, ce sera la dernière.

M. MORAND.

Allons, mon fils, des mœurs.

FLORVEL, *souriant.*

Ah! des mœurs! c'est parfait.
(*à part.*)
Le reproche en sa bouche est plaisant; mais au fait.
(*Haut.*)
A propos de mœurs...

M. MORAND.

Quoi?

FLORVEL.

Je voudrais bien... j'espère
Que vous m'allez donner un peu d'argent, mon père.

M. MORAND.

De l'argent, dites-vous?

FLORVEL.

Mais, oui.

M. MORAND.

Vous badinez.

Et ces douze cents francs que je vous ai donnés
L'autre jour?

FLORVEL.

L'autre jour? c'était l'autre semaine.

M. MORAND.

Soit : qu'en avez-vous fait?

FLORVEL.

Je m'en souviens à peine;
Mais ils sont déja loin.

M. MORAND.

Tant pis pour vous, alors!
Car je n'ai plus d'argent. Il faudrait des trésors,
Pour fournir chaque jour à ces folles dépenses.

FLORVEL.

Vous en avez.

M. MORAND.

Non pas pour vos extravagances.
Eh! qui pourrait vous suivre au train dont vous allez?

FLORVEL.

Qui? vous, mon père : eh! oui, ce train dont vous parlez,
Vous m'en donnez l'exemple; et je le suis.

M. MORAND.

Hein? qu'est-ce?

FLORVEL.

Vous vous enrichissez avec une vitesse !...
A nous faire plaisir : moi, qui suis prompt aussi,
Je dépense à mon tour très-vîte, dieu merci.

M. MORAND.

C'est fort bien raisonner.

FLORVEL.

Mais pas trop mal, je pense.
Et d'ailleurs, je vous fais honneur par ma dépense ;
Cela doit vous flatter.

M. MORAND.

Tout-à-fait, jeune fou !
Va, cours plus vîte encor pour te casser le cou.
Dissipe follement, et consume et prodigue,
Quand je me donne un mal, m'épuise, me fatigue
Pour avoir... Sais-je enfin moi-même ce que j'ai ?
Je le saurai bien moins, quand tu l'auras mangé.
Belle avance de voir s'écouler à mesure !...

FLORVEL.

Bah ! vous regagnerez bientôt... avec usure...
Moi, j'ai besoin d'argent, d'argent, voilà le point.

M. MORAND.

Cherchez l'argent ailleurs ; car, moi, je n'en ai point.

FLORVEL.

Voilà ce qui s'appelle un refus incroyable.

M. MORAND.

Tout ce qui m'environne est d'un luxe effroyable.
Cette nièce me coûte ! une autre... fait bien pis :
Mes gens à qui mieux... mieux...

FLORVEL.

Fort bien, et votre fils
Sera le seul pour qui vous soyez économe!

M. MORAND.

Dois-je me ruiner ainsi pour un jeune homme?

FLORVEL, *à mi-voix.*

Je vaux bien...

M. MORAND.

Quoi? plaît-il?

FLORVEL.

C'est qu'on me pousse à bout.

M. MORAND.

Vous me manquez, monsieur!

FLORVEL.

Eh! je manque de tout;
C'est bien pis.

M. MORAND, *moitié fâché, moitié riant.*

Tiens, voilà le reste de ma bourse;
Mais prends garde...

FLORVEL.

(*à part.*)

Allons-donc! Voici pour notre course.

M. MORAND.

Mon fils, ménage au moins...

FLORVEL.

Eh! c'est mon fort; parbleu!
Il faut bien ménager, quand on reçoit si peu.

M. MORAND.

Vraiment, je te conseille encore de te plaindre.
Voici ma nièce: allons, songez à vous contraindre.

SCENE VI.

M. MORAND, FLORVEL, M.me DIRVAL.

(Elle est en habit de cheval, de la mode la plus nouvelle et la plus élégante.)

M.me DIRVAL.

On disputait, je crois? Ah! cela n'est pas bien,
Mon cher cousin.

M. MORAND.

Eh! non.

FLORVEL.

D'abord, ce n'était rien;
Puis tout est dit; d'ailleurs, ma petite cousine,
Il suffirait de voir votre charmante mine,
Ces yeux tendres et doux...

M.me DIRVAL.

Pour vous mettre d'accord,
N'est-ce pas? Je devine un compliment, d'abord.
La gaîté, j'en conviens, seule a droit de me plaire;
Je ne sais pas comment on se met en colère.
Disputer, quereller! en a-t-on le loisir?
C'est autant de larcins que l'on fait au plaisir.

FLORVEL.

Voilà ce que j'appelle une philosophie!

M.me DIRVAL.

Fort simple; n'est-ce pas, mon cher oncle?

M. MORAND, *assis devant une table, et écrivant.*

Oui, Sophie.

M.me DIRVAL.

Vous me dites cela pourtant d'un air distrait,
Soucieux : auriez-vous quelque chagrin secret?

M. MORAND.

Eh! non, rien. Mais vois-tu? je songe à mes affaires.

M.me DIRVAL.

Oui? les miennes à moi ne m'embarrassent guères.

M. MORAND.

Je le crois.

M.me DIRVAL, *à Florvel.*

J'aurai pu me faire attendre un peu.

FLORVEL.

Oui, l'on vous voit toujours trop tard, j'en fais l'aveu.

M.me DIRVAL.

Toujours galant, aimable.

FLORVEL, *avec dépit et finesse.*

Eh! mais, j'ai dans l'idée...
Que c'est le d'Héricourt qui vous a retardée.

M.me DIRVAL, *un peu embarrassée.*

Nous n'avons pas ensemble eu bien long entretien.
Je sortais de chez moi comme il venait...

FLORVEL.

Fort bien!
Ce monsieur d'Héricourt a donc le privilège
D'être admis, préféré?...

M.me DIRVAL.

Préféré!

FLORVEL.

Mais, que sais-je?

M.me DIRVAL.

Eh! non, vous dis-je encor, je ne l'ai qu'apperçu,
Par pur hasard; enfin je ne l'ai point reçu.

FLORVEL, *à part.*

Bon! il mentait.

M. MORAND.

Florvel, sonne.

FLORVEL, *sonnant.*

Moi, je vous aime.

M.me DIRVAL.

Eh! je le sais; aussi je vous chéris moi-même.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

MONSIEUR?

M. MORAND.

Allez porter cette lettre à Basset.

LE DOMESTIQUE.

J'y cours.

M. MORAND.

Est-on venu?

LE DOMESTIQUE.

Celui que monsieur sait,

(*à l'oreille.*)

Ce Juif.

M. MORAND.

Ah!

LE DOMESTIQUE, *toujours à demi-voix.*

Du caissier il a reçu la somme.

M. MORAND, *de même.*

Bon ! Le caissier a donc les bijoux du jeune homme?

LE DOMESTIQUE, *de même.*

Oui, monsieur ; mais le Juif se plaint fort...

M. MORAND.

Il suffit :

(*A lui-même.*)

Allez vîte. Ils voudraient avoir tout le profit.

(*Le domestique sort.*)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, excepté le DOMESTIQUE.

Mme. DIRVAL, *à Florvel.*

MADAME Euler ici serait-elle venue?

FLORVEL.

Mais, oui.

M.me DIRVAL.

J'ai bien regret de ne l'avoir point vue.

FLORVEL.

Bon ! elle reviendra ; le malheur n'est pas grand.

M.me DIRVAL.

Oh ! moi, je suis sensible aux peines qu'elle prend ;
Je l'aime tendrement.

FLORVEL.

Eh ! quoi ! de la tendresse ?

M.me DIRVAL.

Eh ! oui, madame Euler n'est point une maîtresse...
Ordinaire... Croyez... cette femme, cousin,
N'a pas toujours donné des leçons de dessin.

FLORVEL.

A la bonne heure. Ah ! çà, partirons nous, ma chère ?

M.me DIRVAL.

J'aurais auparavant desiré voir mon frère.

FLORVEL.

Bah ! dès le point du jour, il est, dit-on, dehors.

M. MORAND, *toujours calculant.*

Ton cher frère, ma nièce, est un drôle de corps.
(*Il rit, et Florvel aussi.*)

FLORVEL.

Oui.

M.me DIRVAL.

Quand vous en parlez, vous haussez les épaules :
N'est-ce pas lui plutôt qui doit nous trouver drôles ?

FLORVEL.

Aussi, dieu sait s'il aime à reprendre, à fronder !
Il rentrera, cousine, assez tôt pour gronder.

M.me DIRVAL.

Pauvre frère! à vos yeux, il est donc bien terrible?

FLORVEL.

Non. Sa colère même est quelquefois risible;
Ce cher petit cousin!...

M.me DIRVAL.

J'aime ce ton badin:
Eh! mais, qui de vous deux est *le petit cousin?*

FLORVEL.

Ah! façon de parler! parbleu! je crois l'entendre.

SCÈNE IX.

M. MORAND, M.me DIRVAL, FLORVEL, FORMONT.

(*Formont est vêtu fort simplement, sans bottes.*)

FLORVEL, *à Formont.*

Nous parlions de toi.

FORMONT, *d'un ton toujours un peu brusque, mais naturel et sans impolitesse.*

Bon! il valait mieux m'attendre:
Je répondrais du moins. Votre humble serviteur,
Mon cher oncle.

M. MORAND, *toujours assis.*

Bon jour.

FORMONT.

Embrassons-nous, ma sœur.

M.me Dirvál.

De tout mon cœur, mon frère.

Formont, *en l'embrassant.*

Ah! oui, comme je t'aime.
Bon jour, Florvel.

Florvel, *d'un air un peu moqueur.*

Enfin c'est toi, cousin!

Formont.

Moi-même.

Florvel, *de même.*

Déja?

Formont.

De quoi, mon cher, es-tu donc étonné?

Florvel.

Eh! mais...

M. Morand, *se retournant un moment.*

Ah! çà, voyons, s'est-on bien promené,
Formont? Tu cours, dit-on, depuis six ou sept heures.

Formont.

Les courses du matin sont toujours les meilleures,
Mon cher oncle: on respire alors en liberté;
On voit, on jouit mieux; et quand la volupté,
Quand l'intérêt sommeille encor de lassitude,
On se fait dans Paris comme une solitude.

Florvel.

Ah! bon début.

Formont.

Aussi, j'ai fait un beau chemin.
Tout marcheur que je suis, je me sens las enfin.

M.me DIRVAL, *avançant un siège.*
Mon frère, asseyez-vous.

FORMONT.

(*Il s'assied.*)
Très-volontiers, ma chère ;
A ce maudit pavé je ne saurais me faire.

FLORVEL.

A chaque pas, je gage, il a juré, pesté.

FORMONT, *vivement.*

Vous vous trompez, monsieur, car j'étais enchanté.

FLORVEL.

Miracle ! nous aurons une bonne journée.

FORMONT.

Qui sait ? ce que j'ai vu dans cette matinée,
Pourrait bien enlaidir ce qui me reste à voir ;
Car je suis plus content le matin que le soir ;
Excepté cependant quand je vais voir Molière,
Racine ; on passerait ainsi la nuit entière.
Moi, je jouis de tout, sans art, par sentiment :
J'aime le beau, le bon ; et véritablement,
Il est dans ce Paris des choses excellentes.

M. MORAND, *s'interrompant et se levant.*
Il en convient !

FORMONT.

J'ai vu ce beau *jardin des plantes.*

FLORVEL.

Miséricorde ! eh ! quoi ! tu viens ? mais, c'est d'honneur,
A l'autre bout du monde.

FORMONT.

Est-ce un si grand malheur ?

Quand me retrouverai-je au pied de ma montagne !
(En disant ces mots, il regarde sa sœur avec intérêt.)
Je me suis, ce matin, cru presqu'à la campagne.
Au printems, c'est un charme : ô quel air pur et frais !
Le riche cabinet ! quel coup-d'œil ! j'admirais ;
Car, d'oser en juger, j'ai trop peu de science.
Mais il faut avoir eu bien de la patience,
Pour ranger ces métaux, ces animaux divers :
Il semble qu'on ait là rassemblé l'univers.
Et ce vaste jardin ! des plantes apportées
De tous les coins du monde, en ordre étiquetées !
Je dévorais des yeux ces arbrisseaux, ces fleurs,
Dont même avec plaisir j'ai reconnu plusieurs.
Je goûtais un délice, une volupté pure,
Savourant à longs traits cette belle nature,
Sans pouvoir m'en distraire et m'en rassasier.

M.me DIRVAL.

Oui, je sens...

FLORVEL.

Je le vois d'ici s'extasier ;
Ton spectacle est superbe.

FORMONT.

Il vaut bien *Bagatelle* :
Car je me souviendrai de cette heure mortelle
Que tu m'y fis passer ; essuyer poudre et vent,
Galoper ou trotter sur un sable mouvant,
Aller et revenir entre deux tristes files
De piétons harassés et de chars immobiles ;
Saisir à la volée ou jeter au hasard
Des demi-mots, sans suite ; affronter le regard

De jeunes gens, souvent d'un ridicule extrême,
Qui songent moins à voir qu'à se montrer eux-mêmes:
Voila ce qu'on appelle une course!

FLORVEL.

Et le soir?

Lasses d'avoir couru, nos belles vont s'asseoir...

FORMONT.

Oui, sans doute, en un coin de vos Champs-Élysées,
Aux boulevards; alors vos dames, plus posées,
Se promènent gaîment, sans espace et sans air.

FLORVEL.

Tu n'avais pas la foule à ton jardin, mon cher.

M.me DERVAL.

Vous étiez seul, peut-être, en cette isle enchantée?

FORMONT.

Il est vrai, chère sœur, je t'ai bien regrettée.
De ce jardin, sais-tu seulement le chemin?

M.me DERVAL.

Hélas! non.

FORMONT.

Si tu veux, je t'y mène demain.

M.me DERVAL.

Je vous suis obligée.

FLORVEL.

Ah! bon! à la même heure?

FORMONT.

Pourquoi non?

FLORVEL.

Juste ciel! tu veux donc qu'elle en meure?

FORMONT.

Eh! vous faites bien pis, et vous n'en mourez pas.

M. MORAND.

Il a ma foi raison; mais on m'attend là-bas:
Adieu; jasez, courez; moi, je vais à la Bourse.

(*Il sort.*)

SCÈNE X.

M.me DIRVAL, FLORVEL, FORMONT.

FLORVEL, *de loin.*

Allez, mon père; et nous, songeons à notre course;
Charmante promenade, et d'un genre divin,
Quoi qu'en dise Formont!

FORMONT.

J'en parlais bien en vain;
Car ma sœur, je le vois, se dispose à la faire.

M.me DIRVAL.

Oui, mes plaisirs n'ont pas le bonheur de vous plaire;
C'est dommage.

FORMONT.

Eh! mon dieu, je n'en dis point de mal.
Je parle avec franchise, et parle en général:
Je ne blâme personne...

FLORVEL.

Et blâme tout le monde.

FORMONT.

Et si par-tout l'excès, le ridicule abonde?

FLORVEL.

L'excès ! le ridicule ! oh ! voilà ses grands mots !
Et quel est donc, mon cher, ce déluge de maux
Qui sur nous tout-à-coup semble être venu fondre ?

FORMONT.

Tiens, ne me presse point ; tu me ferais répondre...

FLORVEL.

Quoi ? Je te soutiens, moi, que Paris est charmant.

FORMONT.

Fort bien.

FLORVEL.

C'est un délice, on y vit librement.

FORMONT.

Très-librement ! oh ! oui.

FLORVEL.

Beautés sveltes, brillantes,
Qu'embellissent l'esprit, les grâces attrayantes ;
Spectacles et romans.... on a de quoi choisir :
Toujours plaisirs nouveaux qu'à peine on peut saisir,
Mais qu'on sait effleurer ; car voilà la science.
Enfin, Paris...

FORMONT.

Paris ! car je perds patience.
Tout y blesse mes yeux, mes oreilles, mon cœur ;
Oui, tout, monsieur, malgré votre rire moqueur.
Et sans parler ici... (car fais-je une satire ?)
Des mille et un romans que seuls on daigne lire,
Et que sur le théâtre encore on applaudit,
Des sottises qu'on fait, et de celles qu'on dit ;

Des tableaux sans pudeur, où l'art se déshonore ;
Les femmes, viens-tu dire ? Ah ! s'il en est encore
Qui chérissent le goût, les mœurs et le bon sens ;
Que d'autres je retrouve après cinq ou six ans,
Oui, que j'avais pu voir modestes, ingénues,
Qui lestes maintenant, et presque demi-nues... !

FLORVEL.

Ah !...

FORMONT.

Quand la chose existe, on peut dire le mot.

FLORVEL.

Enfin c'est le bon ton.

FORMONT.

Je ne suis donc qu'un sot :
Car ce bon ton, à moi, ne me conviendrait guères.
Je ne saurais non plus admirer les manières
De certains jeunes gens ; leur babil si léger,
Ou plutôt leur jargon, qu'on croirait étranger ;
Leur façon de se mettre, au moins très-affectée,
Et de je ne sais où, gauchement empruntée ;...
Que dis-je ? cette mode et tous ces jeux divers,
Maintien, langage, habit, ne sont que des travers.
Mais le goût qui s'éteint, mais l'ame qui se blase,
L'honneur même qui perd sa plus solide base,
Voilà ce qui m'effraye.

M.me DIRVEL.

Eh ! mon frère !

FORMONT.

O ma sœur !
Ce monde est près de toi, mais bien loin de ton cœur.

Je n'accuse pas plus Sophie et ses semblables,
Que mille jeunes gens aimables, estimables,
Tels qu'Euler, étrangers à ces airs, ce jargon,
Et chez qui l'on retrouve encor le vrai bon ton.

FLORVEL, *avec un air de suffisance.*

Le cousin sait au moins démêler dans la foule...
Il a du tact.

M.me DIRVAL, *souriant.*

Fort bien.

FLORVEL.

Mais quoi! l'heure s'écoule.

M.me DIRVAL.

Je suis prête.

FORMONT.

Ah! tu pars? déja?

M.me DIRVAL.

L'on nous attend.

FORMONT.

Tant pis: j'aurais voulu te parler un instant.
J'avais à te conter mille choses...

M.me DIRVAL.

Lesquelles?
Auriez-vous donc enfin reçu quelques nouvelles
De mon mari, cher frère?

FORMONT.

Hélas! non, par malheur;
Mais n'a-t-on, mon enfant, rien à dire à sa sœur?

FLORVEL.

Pas possible.

M.me DIRVAL.

Au retour, nous causerons, mon frère.

FORMONT.

Au retour, autre objet qui saura te distraire.

M.me DIRVAL.

Oh ! non ; j'espère bien...

FORMONT.

Chère Sophie ! hélas !

M.me DIRVAL.

(*à part.*)

Pardon. Que dirait-il, s'il ne me trouvait pas ?

FLORVEL.

La partie en est faite ; il est tems, sur mon ame !...

FORMONT, *bas.*

Ma sœur, à cette course es-tu seule de femme ?
Dis.

M.me DIRVAL, *de même.*

Seule en partant, oui ; mais nous en trouverons
Sur la route....

FLORVEL, *après avoir regardé par la fenêtre qui donne sur la cour.*

Excusez si je vous interromps :
Mais je vois... Oui, tenez, voici Dorsan, les autres.

M.me DIRVAL.

(*à son frère.*)

Allons. Décidement, vous n'êtes point des nôtres ?

FORMONT.

Dispense-m'en, de grâce.

FLORVEL.

Entière liberté.

FORMONT, *souriant.*

Tu reviendras bien tard ?

M.me DIRVAL.

Mais non, en vérité,
Mon frère; au rendez-vous je ne veux que paraître,
Voir un peu tout cela : je reviendrai peut-être
Avant deux heures.

FLORVEL.

Oui, plus ou moins.

M.me DIRVAL, *à son frère.*

Oh ! bien vrai.
Je desire, au retour, vous retrouver plus gai.

FORMONT.

M'égayer, chère sœur, est bien en ta puissance :
Tu n'as qu'à ne pas trop prolonger ton absence.

FLORVEL.

Au revoir donc, cousin.

FORMONT, *à sa sœur.*

Sans adieu.

M.me DIRVAL, *affectueusement.*

Sans adieu.
Je reviendrai bientôt.

(*Elle sort avec Florvel, en regardant son frère avec amitié.*)

SCÈNE XI.

FORMONT, *seul.*

EH bien! j'en fais l'aveu.
De la part d'une sœur, un rien nous intéresse :

Ce peu de mots, sur-tout ce regard de tendresse,
Jusques au fond du cœur m'ont ému, pénétré.
Son ame est pure encore, et je la toucherai.
A ma chère campagne, oui, j'espère la rendre :
Voilà le seul motif qui m'a fait entreprendre
Ce long voyage ; allons, je ne m'en repens pas ;
Je ne regretterai ni mon tems, ni mes pas,
Si j'arrache ma sœur à cet essaim folâtre,
A ce vain tourbillon dont elle est idolâtre :
Que d'écueils ! de périls ! quel air pour la vertu !.. :

(il regarde par la fenêtre.)

Les voilà tous sortis ; ma Sophie, où vas-tu ?

(Il reste un moment plongé dans la rêverie.)

En son absence, au moins, moi, j'aurais bien envie
De voir madame Euler : c'est une digne amie ;

(Il appelle.)

Je l'estime. François ! ce vieux bonhomme-là
Me plaît assez : je crois qu'il m'aime ; il a
De la gaîté, du sens dans sa plaisanterie.
François !

SCENE XII.

FORMONT, FRANÇOIS, *railleur avec l'air de bonhommie ; il arrive lentement.*

FRANÇOIS.

J'accours.

FORMONT.

Dites-moi, je vous prie,

Madame Euler n'est pas encore de retour?

FRANÇOIS.

Pas encore.

FORMONT.

Tant pis.

FRANÇOIS.

Elle va faire un tour,
Et rentrera bientôt; car elle vient sans cesse,
Le tout, par amitié, voir ma jeune maîtresse.

FORMONT.

Ah! oui; je suis charmé qu'elle demeure ici.

FRANÇOIS.

Mais madame Verseuil y vient souvent aussi,
Par malheur.

FORMONT.

Oui, sans doute.

FRANÇOIS.

Eh! quelle différence!

FORMONT.

Au moins, madame Euler a bien la préférence:
Sophie, assurément, sait distinguer...

FRANÇOIS.

C'est vrai.
Mais dès qu'elle voit l'autre, elle a le cœur tout gai;
Car l'utile est souvent quitté pour l'agréable.
C'est comme d'Héricourt, qui paraît plus aimable.

FORMONT.

Aimable, lui?

FRANÇOIS.

Ma foi, je ne sais pas s'il l'est;
Mais ce que je sais bien, voyez-vous, c'est qu'il plaît,

Et que si par hasard, une seule journée
Il s'absente, madame en est toute étonnée.

FORMONT.

Se peut-il?

FRANÇOIS.

Il n'est pas jusqu'à monsieur Florvel,
Qui ne lui plaise aussi.

FORMONT.

Rien n'est plus naturel;
Un cousin...

FRANÇOIS.

Le cousin aime fort sa cousine;
Auprès d'elle il s'empresse, il folâtre, il badine:
Ils sont ainsi, monsieur, un tas de jeunes fous,
Qui semblent à leur aise ici tout comme vous.

FORMONT.

Qu'entends-je! est-il possible?

FRANÇOIS.

Eh! oui, dieu me pardonne!
Je crois voir un éssaim de frelons qui bourdonne,
Pour tâcher d'attraper quelques rayons de miel;
Et vraiment il faudrait une grâce du ciel...

FORMONT.

François!

FRANÇOIS.

J'ai toujours dit dans le fond de mon ame,
« Ce Paris ne vaut rien pour une jeune dame. »

FORMONT, *à part.*

Le bonhomme a raison.

FRANÇOIS.

Il est fâcheux, ma foi,
Quelle ait quitté vos champs.

FORMONT.

Oui, mais bientôt, je croi,
Nous allons tous les deux en reprendre la route.

FRANÇOIS.

Vous croyez ?

FORMONT.

Je l'espère.

FRANÇOIS.

Et moi, monsieur, j'en doute :
Elle aime tant Paris !

FORMONT.

Elle a de la raison.

FRANÇOIS.

La raison est un fruit de l'arrière saison.

FORMONT.

Allez, on le recueille à tout âge : Sophie,
C'est le meilleur garant sur lequel je me fie,
Aime bien son mari, j'en fus toujours témoin.

FRANÇOIS.

D'accord ; mais ce mari, monsieur, il est si loin !
Et ces jeunes messieurs, sont ici, c'est dommage.

FORMONT.

Va, ma sœur, apprécie un si frivole hommage.

FRANÇOIS.

Oui, mais....

FORMONT, *prenant un ton plus grave.*

N'oubliez pas sur-tout madame Euler.

FRANÇOIS.

Dès quelle rentrera, je viendrai....

FORMONT.

Bien, mon cher.

(*Après un moment de silence.*)

François !

FRANÇOIS.

Monsieur ?

FORMONT.

Parlez de cette sœur chérie,
Avec ménagement, respect, je vous en prie.

FRANÇOIS.

Pardon, si quelque mot m'est échappé, monsieur ;
J'honore, je chéris madame votre sœur.
(*Avec intention.*)
Et plus que moi, personne ici ne la respecte.
(*Il sort.*)

SCENE XIII.

FORMONT, *seul.*

Sa franchise après tout ne peut m'être suspecte ;
Elle me rend service. Oui, j'ouvre enfin les yeux :
Il faut plus que jamais l'arracher de ces lieux ;
Hâtons-nous, le danger n'est que trop véritable.
Au fond, ce d'Héricourt, peut bien paraître aimable ;
Et madame Verseuil encor lui sert d'appui.
Mais n'importe ; j'aurai contr'elle et contre lui,
L'excellent naturel de Sophie elle-même,
La sage et douce Euler qui la protège et l'aime,
L'amitié, la nature, et l'intérêt puissant
D'une sœur qui m'est chère et d'un époux absent.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIERE.

FORMONT. (*Il a un livre à la main; il va, vient, et à l'air fort agité.*)

J'OUVRE et ferme ce livre, et je ne saurais lire :
Pas de retour ! L'attente est un cruel martyre.
Encor si son amie !... ô dieu ! madame Euler,
Vous ne savez donc pas combien le tems est cher !...
Que dis-je ? Elle est bien loin de ces plaisirs futiles,
Et n'use point sa vie en courses inutiles.
Je voudrais cependant qu'elle pût revenir.

SCÈNE II.

FORMONT, M. MORAND, *fort agité aussi.*

M. MORAND, *sans voir son neveu.*

BASSET ne paraît point : qui peut le retenir ?
Il va faire manquer l'affaire la meilleure !...
Voyez ! je perds ici mille francs par quart d'heure.
Ah ! ah ! c'est toi, Formont !

FORMONT.

Oui, mon oncle, j'attens...

M. MORAND.

Hé bien, j'attens aussi ; causons.

FORMONT.

Bon, si j'entens
La langue du pays.

M. MORAND.

Toujours plaisant?

FORMONT.

Sans doute;
Car c'est mon fort à moi.

M. MORAND, *à part.*

Ce retard me déroute.

(*Il regarde à sa montre.*)
Deux heures demi-quart! J'enrage.

FORMONT, *à part.*

Avec douceur,
Il faut que je l'engage à me rendre ma sœur.
(*Haut.*)
Ils ne rentrent point.

M. MORAND.

Non. Ils sont inconcevables:
Je ne vois que nous deux qui soyons raisonnables.

FORMONT, *souriant.*

Nous deux, mon oncle? Ah! oui: des yeux bien pénétrans
Pourraient trouver nos goûts tant soit peu différens.

M. MORAND.

En apparence; au fond, notre but est le même:
Tu chéris le repos, et comme toi je l'aime.

FORMONT.

Le repos? je vous vois toujours en mouvement.

M. MORAND.

C'est pour pouvoir un jour me reposer.

FORMONT.

Vraiment ?

La route, comme on dit, est un peu détournée :
Vous attendrez, je vois, la fin de la journée.

M. MORAND.

Oui, j'arriverai tard, et c'est-là mon chagrin :
Je me hâte pourtant.

FORMONT.

Oh ! vous allez grand train.
Voilà donc à Paris ma pauvre sœur restée,
Et qui de ce séjour maintenant enchantée !...

M. MORAND.

Tant mieux ; car à son tour elle en est l'ornement :
Elle me fait honneur.

FORMONT.

Mon oncle, assurément....
Je suis touché... Je crois votre amitié sincère :
Mais je vous le demande, est-il bien nécessaire,
Est-il même à propos qu'elle prolonge ainsi... ?

M. MORAND.

Pourquoi non ? par hasard, s'ennuîrait-elle ici ?

FORMONT.

Au contraire, mon oncle.

M. MORAND.

Alors, j'en suis fort aise :
Elle est fort bien chez moi, pourvu qu'elle s'y plaise.
Tout le monde est de même enchanté de l'y voir.
Depuis qu'elle est ici, je vois, matin et soir,
Les trois quarts de Paris ; tout renaît, tout respire
La joie et le plaisir qu'elle aime et qu'elle inspire.

FORMONT.

Que trop.

M. MORAND.

Le grand malheur !

FORMONT.

Hélas ! oui, c'en est un;

Un très-grand.

M. MORAND.

Ton chagrin n'a pas le sens commun.

FORMONT.

Croyez-vous que ma sœur à ce flatteur hommage
Soit sourde ?

M. MORAND.

Non parbleu ! ce serait bien dommage.
A l'âge de Sophie, en ce séjour charmant,
Il est tout naturel de saisir le moment,
Qui ne fuit que trop vîte : elle fait bien; te dis-je,
Et je ne conçois pas en quoi cela t'afflige.

FORMONT.

Dût-on me trouver rude et brusque en mes humeurs;
De ma campagne encor je préfère les mœurs.

M. MORAND.

Garde tes mœurs, bon dieu ! qui songe à les corrompre?

SCENE III.

LES MÊMES, FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

MONSIEUR?

M. MORAND.

C'est bien dommage; on vient nous interrompre.
(*A François.*)
Qu'est-ce?

FORMONT, *vivement.*

Madame Euler?

FRANÇOIS, *à Formont.*

Non, monsieur, pas encore;
(*à M. Morand.*)
C'est ce gros court monsieur, qui parle toujours d'or:
(*Bas à Formont.*)
Vous savez bien, qui joue un jeu d'enfer, et triche.
(*Haut à M. Morand.* (*Bas à Formont.*
Si riche! Et que j'ai vu laquais d'un ancien riche.

M. MORAND.

C'est Basset.

FRANÇOIS.

Oui.

M. MORAND.

J'y cours; va, mon pauvre neveu;
On voit bien que tu sors de ton village: adieu.

SCENE IV.

FORMONT, FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

Entre Basset et vous, voilà la différence;
Car voilà bien long-tems, selon toute apparence,
Qu'il est sorti du sien; aussi l'homme est formé:
Monsieur Basset! jamais on ne fut mieux nommé.

FORMONT.

Paix!

FRANÇOIS, *prêtant l'oreille.*

C'est madame Euler, je crois; je me retire.
(*En s'en allant, et en ricannant.*) (*Il sort.*)
Basset!

FORMONT, *seul.*

Ce François aime un peu trop à médire.
C'est dommage; mais quoi! j'en ferai mon profit,
S'il peut m'instruire...

M.me EULER, *que l'on entend dehors.*

Eh! oui, monsieur, cela suffit.

SCÈNE V.

M.me EULER, FORMONT.

FORMONT.

A qui parliez-vous donc, madame Euler? Serait-ce
A mon oncle?

M.me EULER.

A lui-même; il insiste, il me presse,
Pour que de votre sœur je hâte les progrès,
Comme si l'on pouvait...!

FORMONT.

Oui, le suivre à-peu-près,
Et courir en talens comme il court en fortune!

M.me EULER.

Je vois avec regret que je suis importune;
Sans madame Dirval, j'en supporterais moins.

FORMONT.

Chère madame Euler! nous voilà sans témoins;
Il faut absolument que je vous entretienne
De cette jeune sœur, votre amie et la mienne.

M.me EULER.

Mon amie, en effet, et je m'en fais honneur.

FORMONT.

Ah! c'est pour ma Sophie un bien plus grand bonheur,
Pourvu qu'elle le sente et qu'elle l'apprécie;
De tout mon cœur, d'abord, je vous en remercie.

M.me EULER.

Et de quoi? je ne fais que suivre mon penchant.

FORMONT.

J'admire, en vérité, cet attrait si touchant,
Qui toutes deux ainsi, dès la première vue,
Vous a... Qui l'a fait naître? Où l'avez-vous connue?

M.me EULER.

Le hasard a tout fait; ce hasard si fatal,
Qui nous fait tour-à-tour, tant de bien, tant de mal!

FORMONT.

Ici je le bénis, comme vous pouvez croire;
Mais enfin ?...

M.me EULER.

Sans vous faire une tragique histoire
De mes chagrins passés et de mille revers,
Sans réveiller ici des souvenirs amers...
(*Elle essuie une larme, et tâche de se remettre.*)
Il suffira, monsieur, qu'en deux mots je vous dise,
Que dans une fâcheuse et délicate crise,
J'eus un besoin pressant de protecteur, d'appui;
On m'indiqua votre oncle.

FORMONT.

Ah!

M.me EULER.

Je vins donc à lui,
Et d'un ami commun lui remis une lettre;
Mais soit froideur, ou bien peur de se compromettre,
Il me rejeta, même assez durement.

FORMONT.

Quoi?
Il se pourrait ?... Mais oui, cela se peut, ma foi.

M.me EULER.

Je m'en retournais donc, triste, à tout résignée.
Votre sœur qui me voit de mes larmes baignée,
Vient à moi, veut savoir le sujet de ces pleurs,
Le motif qui m'amène, enfin tous mes malheurs.
Sensible à cet accueil, je cède et lui confie
Mes craintes, mes chagrins; alors, notre Sophie
Remonte chez son oncle et parle en ma faveur,
Le presse, le conjure avec tant de ferveur,

Qu'elle obtient à la fin une démarche, aisée,
Mais qu'à la pitié seule on avait refusée.
Ce seul mot me sauva ; voilà, mon cher monsieur,
Voilà ce que je dois à votre aimable sœur :
Je vous laisse à penser combien elle m'est chère,
Et si je vois en elle une simple étrangère !

FORMONT.

Je l'en aime encor mieux pour ce bon procédé.
Mais vous l'exagérez, j'en suis persuadé,
Pour rabaisser les soins que vous avez pris d'elle.

M.me EULER.

Ma sensibilité n'est que trop naturelle.
Quelle fut ma surprise en la reconnaissant
Pour madame Dirval, et son époux absent,
Pour un ami du mien, ami fidèle, intime,
Qui m'inspira toujours la plus parfaite estime !

FORMONT.

O l'heureux à propos !

M.me EULER.

Se sentir obligés
Par une main si chère ! Ah ! pour nous deux, jugez
Quel plaisir !

FORMONT.

Je le sens : c'est double jouissance,
Quand l'amitié se joint à la reconnaissance.

M.me EULER.

Je n'avais qu'un moyen de la lui témoigner :
Je l'offris ; trop heureuse au moins de lui donner
Des leçons de dessin, seul trésor qui me reste !

Votre sœur accepta cette offre bien modeste,
Mais à condition qu'on y mettrait un prix.
Je résistais...

FORMONT.

Pourquoi ? je serais fort surpris,
Lorsque vous perdez tout, quand mon oncle, au contraire,
S'enrichit...

M.me EULER.

Mon refus pourtant semblait lui plaire.
Sa nièce insistait ; moi, j'ai su, j'en fais l'aveu,
(*en souriant.*)
Obliger l'un et l'autre, en acceptant, mais peu.

FORMONT.

Oui, j'entends.

M.me EULER.

Mais un prix qui seul paîraît mon zèle ;
C'est ce simple entresol que j'occupe auprès d'elle.
Je me dis : « Je suis là, je veille à ses côtés,
« Voilà ma récompense. »

FORMONT.

Oh ! que vous m'enchantez !
Vous l'aimez ; je vous vois près d'elle ; je respire.

M.me EULER.

Quel alentour, d'ailleurs ! quelle crainte il m'inspire !
Sophie est si crédule ! Et par exemple, un trait
Que je ne puis vous taire...

FORMONT.

Eh ! quoi !

M.me EULER.

C'est son portrait,

Que votre aimable sœur me pria de lui faire.
Moi, pour qui c'est toujours un bonheur de lui plaire,
J'y consentis, croyant que ce gage si doux
Etait tout simplement pour Dirval ou pour vous.

FORMONT.

Sans doute : eh bien ?

M.me EULER.

Eh bien !... Un beau jour je soupçonne
Qu'il était destiné... pour une autre personne.

FORMONT.

Pour d'Héricourt ?

M.me EULER.

Eh ! mais, je crains, en général :
Mais ce n'était enfin pour vous ni pour Dirval.

FORMONT.

O ciel ! eh quoi ! ma sœur ?...

M.me EULER.

Ecoutez, je l'accuse :
Mais je dois cependant dire ici, pour l'excuse
De votre jeune sœur, que son esprit léger
Ignore d'un tel don la valeur, le danger.

FORMONT.

Il est vrai ; je conçois...

M.me EULER.

Mais pour moi quel supplice !
De cette inconséquence être presque complice !

FORMONT.

Je sens votre chagrin.

M.me EULER.

Vous jugez si bientôt

J'interrompis l'ouvrage !...

FORMONT.

Ah ! sans doute.

M.me EULER.

Ou plutôt
Si je l'abandonnai !

FORMONT.

Mais si ma sœur vous presse ?...

M.me EULER.

En ce cas, j'userai d'une innocente adresse...
Dont je vous ferai part.

FORMONT.

Quel péril elle court !
Ce jeune homme...

M.me EULER.

Eh bien ! oui, je crains fort d'Héricourt ;
Mais je hais, et je crains cent fois plus pour Sophie,
Cette Verseuil.

FORMONT.

Et moi, comme je m'en défie !

M.me EULER.

L'exemple est le plus grand de tous les séducteurs ;
Et quelle amie alors qu'une femme sans mœurs,
Jeune encor ! nous devons toutes tant que nous sommes,
Fuir ces femmes, bien plus que le pire des hommes.

FORMONT.

Vous avez bien raison ; mais le scandale affreux,
Rendait, je pense ici, le mal moins dangereux.

Son maintien, ses propos, tout l'éclat de sa vie,
Dut préserver ma sœur d'une pareille amie.

M.me EULER.

Sophie est jeune, vive, et ne réflechit pas;
Et puis nous devenons légers, peu délicats,
Au point de voir ensemble en liaison intime,
Les femmes qu'on méprise et celles qu'on estime.
Et cet époux si loin! car avouez ici,
Que cette longue absence est bien fâcheuse aussi.

FORMONT.

Oui, mais elle forcée: ah! moins il devait craindre
Ce départ, cette absence, et plus il est à plaindre.

M.me FULER.

Dix-huit mois sans écrire!

FORMONT.

Et s'il est prisonnier?
Ce malheur n'a que trop dû le justifier.
Mais on parle d'échange, et bientôt, oui, peut-être
Nous allons le revoir.

M.me EULER.

Oh! s'il peut reparaître,
Quel bonheur pour nous tous!

FORMONT.

Au moins qu'à son retour,
De sa femme il retrouve et le cœur et l'amour.

M.me EULER.

Je l'espère: Sophie a l'ame honnête et pure;
Elle aime son mari.

FORMONT.

J'en accepte l'augure.

Qu'elle entende le cri, l'accent de l'amitié ;
Tout nous en presse, honneur, attachement, pitié :
Quand des femmes sans mœurs et sans délicatesse,
Quand des amans sans foi... Que dis-je ? sans tendresse,
Ont conspiré sa perte et marchent à leur but ;
Ligués à notre tour, conspirons son salut.

M.me EULER.

Sans doute, à leurs complots opposons une ligue,
Où l'amour d'obliger soit notre unique intrigue ;
Et vous par l'énergie, et moi par la douceur,
Sauvons, s'il est possible, une amie, une sœur.

FORMONT.

Courage ; mais adieu ! cette bruyante troupe
Va rentrer : que ferais-je au milieu d'un tel groupe ?
Lorsque la foule enfin aura pu s'écouler,
Je reverrai ma sœur, car je veux lui parler,
Mais lui parler en frère, en ami vrai, fidèle.

M.me EULER.

Bon : moi, je vais l'attendre et fixer avec elle
L'heure de ce dessin, si long-tems différé :
Je ne lui dis qu'un mot, et je vous rejoindrai ;
Car vous n'oubliez pas que nous dînons ensemble.

FORMONT.

Je n'ai garde vraiment ; car j'aurai, ce me semble,
Deux grands plaisirs ; d'abord, de dîner avec vous ;
Puis, de ne pas dîner avec ces jeunes fous.

(*Il sort.*)

SCÈNE VI.

M.me EULER, *seule.*

De ce repas aussi je me fais une fête.
Qu'Euler sera content ! son ame douce, honnête,
Est digne de sentir tout ce que vaut Formont,
Digne d'aimer Dirval : comme ils en parleront !
Bon frère ! ma Pauline a l'âge de sa fille,
A deux mois près ; il va se croire en sa famille.
De leur bonheur à tous comme je vais jouir !
Par exemple, aujourd'hui, je veux me réjouir.
(*Elle se met à dessiner presque machinalement.*)

SCENE VII.

M.me EULER, M.me DIRVAL, D'HÉRICOURT, FLORVEL.

FLORVEL.

Voila madame Euler, aimable exactitude !

M.me EULER, *se levant.*

C'est mon bonheur à moi.

M.me DIRVAL.

Comme la solitude.

M.me EULER.

Mais j'aime à la quitter, pour voler près de vous.

D'HÉRICOURT, *bas à M.me Dirval.*

Elle se trouve ici fort à propos pour nous.

M.me DIRVAL, *bas à d'Héricourt.*

Mais oui. (*Haut.*) Ma chère Euler, je vous fais bien excuse.
Vous faire revenir, deux fois ! j'en suis confuse.

M.me EULER.

Si vous vous amusez, je vous pardonne tout.

FLORVEL.

Excellente morale ! elle est fort de mon goût.

M.me EULER.

Parlons de votre course : a-t-elle été ?...

M.me DIRVAL.

Charmante.

FLORVEL.

Que de beautés ! je crois que le nombre en augmente.

D'HÉRICOURT.

Moi, je n'en ai vu qu'une.

FLORVEL.

Une ? Ah ! bon, je comprend.

D'HÉRICOURT.

Quoi ! tu comprends déja ? c'est être pénétrant.

Mme. DIRVAL, *bas à M.me Euler.*

Quelle grâce !

FLORVEL.

Oh ! j'ai vu d'autres femmes jolies.

D'HÉRICOURT.

Et tes chevaux, Florvel ? ainsi tu les oublies ?

FLORVEL.

Ah ! tu m'y fais songer, et j'y cours de ce pas.
Qu'en dites-vous, cousine ? ils sont beaux, n'est-ce pas ?

M.me DIRVAL.

Tout à fait.

FLORVEL, *à M.me Dirval.*

C'est aussi toujours moi qui les dresse :
Mais vous verrez cela.

D'HÉRICOURT.

C'est qu'il est d'une adresse
Dont on n'a pas d'idée.

FLORVEL.

Oui, je m'en pique un peu.
Pauvres bêtes ! Pardon, cousine, sans adieu.

(*Il sort en frédonnant.*)

SCENE VIII.

M.me DIRVAL, M.me EULER, D'HÉRICOURT.

D'HÉRICOURT.

Ses chevaux m'ont sauvé : par fois cela m'arrive.
(*à M.me Dirval.*) (*M.me Dirval sourit.*)
Çà, dussiez-vous trouver mon instance un peu vive,
Il faut que je vous gronde : oui, je vois à regret
Que vous ne songez plus à ce charmant portrait.

M.me DIRVAL.

C'est que madame Euler a paru refroidie...

M.me EULER.

Il est vrai : j'aime mieux, pour moi, qu'on étudie.
La leçon de dessin presse plus qu'un portrait.

D'HÉRICOURT.

Soit : mais pour l'achever, un moment suffirait.
Je ne vois même pas, s'il faut que je le dise,
Ce qui peut lui manquer, je parle avec franchise.

M.me EULER.

J'ai des détails encore à revoir, à finir.

D'HÉRICOURT.

Mais souvent, pour vouloir trop retoucher, polir,
On risque...

M.me EULER.

Une séance au moins est nécessaire.

M.me DIRVAL.

Occupons-nous-en donc. Tenez, je suis sincère :
S'il faut une séance, en ce cas, prenons-la
Aujourd'hui même ; il faut toujours en venir là.

D'HÉRICOURT.

Sans doute, tôt ou tard.

M.me EULER.

Eh quoi ! ma bonne amie,
Aujourd'hui, dites-vous ?

M.me DIRVAL.

Pourquoi pas, je vous prie?
Ce portrait, je voudrais l'avoir...

M.me EULER, (*à part.*)

Pour le donner.

M.me DIRVAL.

Ainsi dès à-présent...

M.me EULER.

Quoi! même avant dîner?

D'HÉRICOURT.

Eh! oui, l'occasion, je pense, est des meilleures,
On ne dînera pas encore de quatre heures.

M.me EULER, *à M.me Dirval.*

Chez vous; mais, moi, je vais dîner.

D'HÉRICOURT.

Ne peut-on pas
Saisir cet intervalle entre les deux repas?

M.me DIRVAL.

Mais oui.

D'HÉRICOURT.

Puis, nous serons alors plus solitaires;
Car, c'est là, voyez-vous, le moment des affaires.
Tout le monde au dehors, va, court; point d'étranger
Qui même en ce sallon puisse nous déranger.

M.me DIRVAL.

Oui, l'on pourrait encor y placer la séance;
C'est peut-être abuser de votre complaisance:
J'y suis accoutumée; et, je vous l'avoûrai,
Je ne vous en aurai jamais su meilleur gré.

M.me EULER.

Allons, je le vois bien, je ne puis m'en défendre.

D'HÉRICOURT, *à M.me Euler.*

Charmante!

M.me DIRVAL.

A tout ceci, monsieur, vous semblez prendre
Un intérêt bien vif.

D'HÉRICOURT.

Oui, tout ici me plaît :
La grâce, le talent, et sur-tout le sujet.

M.me EULER.

A quatre heures donc?

M.me DIRVAL.

Oui, je puis vous le promettre :
Je serai prête.

D'HÉRICOURT.

Et moi, si l'on daignait permettre...

M.me DIRVAL.

(*A d'Héricourt, en souriant.*)
On le permet. Allez dîner, madame Euler;
Après, je vous attends; votre tems est trop cher,
Pour que j'abuse encore.

M.me EULER.

O mon aimable amie!
Et le tems et le cœur sont à vous pour la vie :
(*A part, en s'en allant.*)
Je la laisse à regret; mais quoi! dans un instant,
Son frère va venir.

SCENE IX.

M.me DIRVAL, D'HÉRICOURT.

D'HÉRICOURT, *en suivant des yeux M.me Euler.*

Allons, je suis content,
Chère madame Euler; en cette circonstance,
Je m'attendais vraiment à plus de résistance.

M.me DIRVAL.

A ce trait de bonté, je la reconnais bien.
Mon cœur en est touché.

D'HÉRICOURT.

Jugez donc si le mien
Sent l'aimable chaleur qu'ici vous avez mise !
Doux gage, je le sens, de la faveur promise,
De ce portrait si cher et qui m'est destiné !

M.me DIRVAL.

Doucement : ce portrait n'est pas encor donné.

D'HÉRICOURT.

Voulez-vous rétracter la parole charmante ?
Se peut-il que déja votre cœur se démente ?
Cela m'affligerait, et ne serait pas bien :
Vous me l'avez promis, ce portrait...

M.me DIRVAL.

J'en convien ;
Mais quoi ! cette promesse, assurément sincère,
Peut-être de ma part fut-elle un peu légère.

D'HÉRICOURT.

En quoi donc?

M.me DIRVAL.

Mon portrait? Je n'ai suivi d'abord
Qu'un premier mouvement : je crains d'avoir eu tort.

D'HÉRICOURT.

Allons ! cette faveur est bien intéressante,
Oui ; mais il n'en est point qui soit plus innocente.
C'est un présent tout simple et de pure amitié.
Seriez-vous donc pour moi généreuse à moitié?
M'envîriez-vous, Sophie, un aussi charmant gage?
Je ne saurais le croire, oh ! non.

M.me DIRVAL.

Votre langage,
O monsieur d'Héricourt ! est si flatteur, si doux !
Je m'y laisse entraîner.

D'HÉRICOURT.

Vous en repentez-vous ?
Mon langage est tout simple, et tel qu'on me l'inspire.
Je parle comme j'aime.

M.me DIRVAL, *à part.*

Oui.

D'HÉRICOURT, *à part, et l'observant.*

Bon ! elle soupire.

M.me DIRVAL.

Mais votre attachement est-il bien vrai, bien pur ?

D'HÉRICOURT.

L'objet qui l'a fait naître, en est un garant sûr.
Si je l'aime ! pouvez-vous avoir le moindre doute ?
Pour être trop aimant, je sais ce qu'il en coûte !
Ma réputation est faite à cet égard.

M.me DIRVAL.

N'avez-vous point aussi, dites-moi, par hasard,
Celle d'un inconstant ?

D'HÉRICOURT.

O quelle calomnie !
Les femmes ont, d'honneur ! une grâce infinie
A nous prêter ainsi des infidélités !
Oui, telle qui pour nous, peut-être, eut des bontés,
A nous fixer long-tems a-t-elle dû prétendre ?
Plus légère qu'aimable et plus vive que tendre,
Cédant, ainsi que nous, à l'attrait passager,
Elle donnait souvent l'exemple de changer.

M.me DIRVAL.

A nos dépens voilà comme on se justifie !
Vous aussi, d'Héricourt !

D'HÉRICOURT.

Qui ? moi, belle Sophie !
J'étais bien loin de vous, lorsqu'ainsi je songeais...
Je ne sais que trop bien distinguer les objets.
Je n'ai jamais aimé, comme en ce moment j'aime.

M.me DIRVAL.

Comme... en ce moment ?...

D'HÉRICOURT.

Non, je ne suis plus le même.
Je ne prends goût à rien, je ne vais nulle part ;
Si dans quelque maison je parais par hasard,
J'y suis distrait, rêveur ; chacun me fait la guerre ;
Et les femmes, sur-tout, il ne m'importe guère.
Mes amis même ont fait des efforts superflus,
Pour dissiper... Enfin, je ne me connais plus.
Je ne sais... Qu'est-ce donc que cela signifie ?
Me l'expliquerez-vous, trop aimable Sophie ?

M.me DIRVAL.

Un pareil examen souvent est dangereux.
Je n'ose...

FORMONT, *de loin.*

Encore lui ! je suis bien malheureux !

(*M.me Dirval apperçoit son frère et s'arrête.*)

D'HÉRICOURT, *voyant le frère.*

Formont ! nous renoûrons cet entretien, j'espère.

FORMONT, *de loin, à part.*

Toujours entr'elle et moi !

SCÈNE X.

M.me DIRVAL, D'HÉRICOURT, FORMONT.

M.me DIRVAL, *avec embarras.*

COMMENT! c'est vous, mon frère?

FORMONT, *cachant à peine son chagrin.*

Eh! oui, ma sœur; c'est moi.

D'HÉRICOURT.

Votre humble serviteur,
Monsieur Formont.

FORMONT, *d'assez mauvaise humeur.*

Je suis le vôtre aussi, monsieur.

M.me DIRVAL.

Qu'avez-vous donc?

FORMONT.

Moi? rien.

D'HÉRICOURT.

Votre sœur, sur mon ame,
Est un ange.

FORMONT.

Monsieur, cet ange est une femme,
Aimable... Quoique frère, oui, je puis l'avouer,
Mais qu'il est dangereux, indiscret de louer.

D'HÉRICOURT.

Aussi je ne lui rends qu'un imparfait hommage;
Mais avouez, mon cher, que c'eût été dommage
Que seul de ce trésor vous fussiez possesseur.

FORMONT.

Plaît-il ?

D'HÉRICOURT.

Que la beauté de votre aimable sœur,
La grace...

M.me D'IRVAL.

Epargnez-moi, monsieur, je vous supplie.

D'HÉRICOURT, *toujours à Formont.*

Dans le fond de vos champs restât ensevelie.

FORMONT.

Ah ! monsieur, ce serait bien plus dommage encor,
Que Paris, que le monde altérât ce trésor.

D'HÉRICOURT.

Cela n'est pas possible.

FORMONT.

Eh ! c'en est trop ; de grace,
Cessez un entretien qui même l'embarrasse ;
J'ai trop bien retenu ce mot d'un ancien :
« Peux-tu médire ainsi d'une femme de bien ? »
On la louait pourtant ; mais la plus sage est celle
Dont on ne parle point.

SCENE XI.

Les mêmes, M.me VERSEUIL, (*Elle est mise dans le dernier goût; son maintien et son ton sont un peu libres.*)

M.me Verseuil.

Eh! bon jour donc, ma belle.

M.me Derval.

Ah! ah!

M.me Verseuil.

Savez-vous bien qu'on vous cite par-tout,
Pour la beauté, l'esprit, et la mise (1) et le goût?
C'est à mourir d'envie, ou de plaisir, ma chère.

Formont, *à part, et avec impatience.*

Allons!

M.me Derval.

Vous me flattez.

M.me Verseuil.

Ah! d'Héricourt! le frère!
Vous voilà réunis, eh bien! Qu'est-ce? Comment?
Quels projets pour ce soir?

Formont, *à part.*

Bon début!

d'Héricourt.

Mais vraiment,

(1) Ce mot est à la mode.

Vous-même qui parlez, qu'êtes-vous devenue ?

M.me DIRVAL.

Eh ! oui, voilà deux jours que l'on ne vous a vue ;
Et j'étais inquiète...

M.me VERSEUIL.

Ah ! bon, ces deux jours-ci !
Je ne les ai pas mal employés, dieu merci.
De Mouy, pour signaler sa nouvelle conquête,
A voulu nous donner une fête, une fête !...
Cherchez dans votre esprit, imaginez, rêvez ;
Et puis devinez-en le quart, si vous pouvez.

M.me DIRVAL.

Bon !

M.me VERSEUIL.

En fait de folie, on dit que les meilleures
Sont les plus courtes : nous, depuis trente-six heures,
Nous sommes-là.

M.me DIRVAL.

Fort bien !

FORMONT.

Trente-six heures !

M.me VERSEUIL.

Oui.
Cette fête fera grand honneur à de Mouy.

FORMONT.

Dit-on ce qu'elle coûte ?

M.me VERSEUIL.

Elle n'est pas très-chère :
Vingt mille francs, je crois.

FORMONT.

Vingt mille!...

M.me DIRVAL.

On exagère.

D'HÉRICOURT.

Non, il en serait quitte encore à bon marché.

FORMONT.

Pour vingt mille francs?

D'HÉRICOURT.

Oui.

M.me VERSEUIL, *regardant Formont.*

Le voilà tout fâché.

M.me DIRVAL, *à son frère, qui a l'air d'écrire avec un crayon.*

Qu'avez-vous donc, mon frère? encor quelques nuages?

FORMONT, *fort tranquillement.*

Non; je voulais compter de combien de ménages,
L'argent de cette fête assurait le bonheur:
Elle aurait à de Mouy fait encor plus d'honneur.

D'HÉRICOURT.

Mais si l'on s'arrêtait aux calculs que vous faites,
On ne se permettrait...

FORMONT.

Que des plaisirs honnêtes.
Dans nos champs on ne voit luxe ni pauvreté:
Jugez combien ici je me sens révolté,
En voyant l'un et l'autre, un scandaleux contraste
De folie et de pleurs, d'indigence et de faste,
De tant d'honnêtes gens qui souffrent, et d'heureux
Sans pitié, sans mémoire; humains ni généreux,

Pas même par orgueil ! mélange detestable !
Vous le trouvez tout simple ; il m'est insupportable.

M.me VERSEUIL, *à M.me Dirval.*

Toujours du romanesque !

M.me DIRVAL.

Il a du naturel.

D'HÉRICOURT.

Il est beaucoup de gens qui souffrent ; c'est cruel :
Mais de les secourir quand il est impossible,
Faudra-t-il s'ennuyer, pour paraître sensible,
Et ne plus rire ici, parce qu'on pleure ailleurs ?

M.me VERSEUIL.

Ah ! ah ! charmant !

FORMONT, *à d'Héricourt.*

Pour vous, vous aurez les rieurs.

M.me VERSEUIL, *à Formont.*

Avec son air badin, il a su vous confondre.

FORMONT.

Prouver ce que j'avance, est-ce donc me répondre ?

M.me DIRVAL.

Bien des choses ici doivent vous étonner,
Mon frère ; mais faut-il toujours se chagriner ?
Voulez-vous réformer ces abus, ces contrastes,
Nos mœurs enfin ?

FORMONT.

Oh ! non, j'ai des desseins moins vastes,
(*Avec beaucoup d'expression.*)
O mon aimable sœur ! va, le ciel m'est témoin,
Que mon tendre intérêt ne s'étend pas si loin.

M.me VERSEUIL.

A propos, savez-vous que je suis en colère
Contre de Mouy?

M.me DIRVAL.

Pourquoi?

M.me VERSEUIL.

Pour vous-même, ma chère,
Qu'il n'a point invitée.

D'HÉRICOURT.

En effet...

FORMONT.

Le grand mal!
Pouvait-elle accepter?...

D'HÉRICOURT.

Oui, madame Dirval
Est mariée, est libre....

FORMONT.

Ah! libre et mariée!

M.me VERSEUIL.

Et peut aller par-tout, sitôt qu'elle est priée,
Et sur-tout avec moi.

FORMONT.

C'est différent, cela.

M.me VERSEUIL, *à M.me Dirval.*

Du reste, excepté vous, tout Paris était là.
Dieu sait que de beautés!...

M.me DIRVAL.

Oui?

D'HÉRICOURT.

De superbes femmes.

FORMONT.

Des femmes, des beautés !... Expliquez-moi, mesdames...

M.me VERSEUIL.

Quoi ?

FORMONT.

Lorsque vous parlez des plaisirs de Paris,
Vous ne dites jamais un seul mot des maris :
Est-ce qu'en ce pays, il n'est plus que des veuves ?

M.me VERSEUIL.

Ah ! ah !

D'HÉRICOURT.

La question, d'honneur ! est des plus neuves.

M.me DIRVAL.

Elle est plaisante, au fait.

M.me VERSEUIL.

Ah ! çà, mon cher Formont,
Vous m'étonnez toujours : mais, d'où venez-vous donc ?

FORMONT.

D'où je viens, madame ?

M.me VERSEUIL.

Oui.

FORMONT.

De mon pays, j'espère.

M.me VERSEUIL.

Votre pays, alors, est extraordinaire.

FORMONT.

Oui, j'habite, en effet, un singulier séjour ;
Car on y dort la nuit ; on y veille le jour ;

S'amuser n'est pas tout ; on s'y fait un délice
Du travail ; promener est même un exercice.
Les fils, dans mon pays, respectent leurs parens ;
On n'imagine pas tout savoir à vingt ans :
On ne prodigue point non plus le nom d'aimable ;
Et pour le mériter, il faut être estimable :
On ne dit pas toujours *ma parole d'honneur :*
Il est moins dans la bouche, et plus au fond du cœur.
Aimer de bonne foi n'est point un ridicule :
De s'enrichir trop vite on se ferait scrupule ;
Sans briller, il suffit que l'on ne doive rien :
On s'aime, on vit content, et l'on se porte bien ;
Et voilà mon pays, madame.

M.me VERSEUIL.

Il est unique.

D'HÉRICOURT.

Je démêle, à travers ce détail ironique,
Que pour Paris, monsieur a le plus grand mépris.

FORMONT.

Du mépris ? moi ? d'abord, c'est selon le Paris :
Nous pourrions bien ici ne pas parler du même ;
Car il est un Paris que j'estime, que j'aime,
Que souvent je visite, où je me plais à voir
Tout le monde attentif à remplir son devoir.
Peu connue au-dehors, même du voisinage,
La femme vit, se plaît au sein de son ménage,
Soigne, instruit, et gaîment, l'enfant qu'elle a nourri ;
Trouve tout naturel d'honorer son mari :
Celui-ci, plein de zèle, et s'agite, et s'exerce,
Heureux dans son état, son emploi, son commerce,
D'élever sa famille et de la soutenir.

Le soir, leur récompense est de se réunir :
Tour-à-tour promenade, ou spectacle, ou lecture :
On n'est blasé sur rien, c'est par-tout la nature.
Peut-être que pour vous c'est un monde inconnu :
Vous ne me croirez pas ; mais, d'honneur, je l'ai vu.

D'HÉRICOURT.

D'après cette peinture et ces antiques modes,
Votre Paris, monsieur, doit être aux Antipodes.

FORMONT.

Aux Antipodes, soit.

M.me VERSEUIL.

Il est, d'honneur ! charmant.
(A M.me Dirval.)
Mais je cours chez votre oncle. Au revoir, mon enfant.
(A Formont.)
Quant à Paris, mon cher, puisque vous aimez l'autre,
(A d'Héricourt, en lui offrant son bras.)
Je vous y laisse. Et nous, allons jouir du nôtre.

M.me DIRVAL, *à d'Héricourt.*

Quoi ! vous sortez ?

FORMONT, *à part.*

Déja !

D'HÉRICOURT.

J'oubliais qu'on m'attend ;
Je vous quitte à regret, et reviens à l'instant.

M.me DIRVAL, *bas à d'Héricourt.*

Vous n'oublîrez donc pas ?

D'HÉRICOURT, *de même.*

Prière superflue.
(Haut à Formont, et en souriant.)
Vous et votre Paris, monsieur, je vous salue.

SCÈNE XII.

M.me DIRVAL, FORMONT.

M.me DIRVAL.

LA moitié des humains rit de l'autre moitié.

FORMONT.

Moi, je ne ris point d'eux, car ils me font pitié.
Au reste, s'ils voulaient engager la dispute,
Nous verrions; mais, ma sœur, je n'ai qu'une minute
Peut-être...

Mme. DIRVAL.

Une minute!

FORMONT.

Es-tu seule un instant?
Je te vois entourée, assiégée; et pourtant,
Je suis venu pour toi, pour toi seule, ma chère.

M.me DIRVAL.

J'ai bien eu du plaisir à vous revoir, mon frère.

FORMONT.

Ah! redis-moi ces mots; car j'en ai grand besoin.

M.me DIRVAL.

Bon frère!

FORMONT.

Oui, je le suis. Va, ma sœur, je suis loin
De vouloir te sevrer des plaisirs de ton âge.
Tu sais si je jouais ce fâcheux personnage,
Pendant ces jours si doux et trop vîte écoulés!...

M.me DIRVAL.

Ah ! je me souviens bien du tems dont vous parlez.

FORMONT.

Tu m'as quitté pourtant, mais je te le pardonne.
Nous passâmes ensemble un si charmant automne !
Comme heureux et contens nous vivions tous les trois !
Le troisième, ô ma sœur ! tu t'en souviens, je crois ;

M.me DIRVAL.

Le troisième ?... Eh ! mais oui, doutez-vous ?

FORMONT.

Non, Sophie ;
Tu ne peux, j'en suis sûr, l'oublier de ta vie.

M.me DIRVAL.

Jamais ; c'est lui plutôt qui semble m'oublier :
Depuis un an...

FORMONT.

Lui ? tiens, je m'en vais parier
Que ses lettres, ma sœur, se seront égarées.
Sa tendresse, sa foi, j'en réponds, sont sacrées.
Tu sais comme il t'aima ! tu sais comme il pleurait
En te quittant ! il souffre, il gémit en secret.
Tu ne peux l'accuser des malheurs de la guerre,
Mais que sait-on ? Peut-être il ne tardera guère ;
Nous en parlions tantôt, madame Euler et moi ;
Car cette dame a bien de l'amitié pour toi.

M.me DIRVAL.

Ah ! oui.

FORMONT.

J'en fais grand cas.

M.me DIRVAL.

Elle est fort estimable.

FORMONT.

De ta société c'est bien la plus aimable.
A parler franchement, je vois d'un tout autre œil,
Ton monsieur d'Héricourt, ta madame Verseuil.

M.me DIRVAL.

Tous deux sont pleins pour moi d'égards, de complaisance;
L'une a, dans ses discours, une grace, une aisance...

FORMONT.

Beaucoup d'aisance, oh! oui.

M.me DIRVAL.

L'autre est fêté, chéri...

FORMONT.

Ils ne te parleront jamais de ton mari,
Ou bien ce n'est qu'un jeu pour eux et leurs semblables;
Mais nous t'en parlons, nous, en amis véritables.
Car je ne te veux point rappeler mes regrets,
Et je m'occupe ici de tes seuls intérêts.
Laisse-là ce Paris et ses charmes factices,
Arrache-toi bien vite à ces fausses délices...
Oui, ma chère Sophie, oui, reviens parmi nous,
Goûter ces plaisirs purs.

M.me DIRVAL.

Je les crois purs et doux:
Mais franchement j'ai peur que l'ennui ne m'y gagne:
J'aime bien mieux vous voir ici qu'à la campagne.

FORMONT.

Mais je ne puis rester à Paris, tu le sais.

M.me DIRVAL.

Eh bien! vous reviendrez.

FORMONT.

Moi, revenir? Jamais.
Suis-moi plutôt; partons : nos champs te redemandent.
Là, mille amusemens, mille doux jeux t'attendent.

M.me DIRVAL.

Il est vrai que le nom de jeux, d'amusemens,
Convient assez, mon frère, à tous ces jeux d'enfans.
Mais on change de goût, en avançant en âge;
Et l'on a d'autres yeux à Paris qu'au village.

FORMONT.

Oui, tes yeux enchantés n'admirent que Paris,
Et tu ne parles plus des champs qu'avec mépris.
Mais quoi! c'est un village enfin qui te vit naître;
Sophie, il te rappelle...

M.me DIRVAL.

Oh! sous le toit champêtre,
De mon absence un jour on peut se consoler.
Mais pour moi de ces lieux je ne puis m'exiler:
J'ai goûté de Paris, et j'en suis satisfaite;
Il me plaît, me convient: pour Paris je suis faite,
Et j'y reste.

FORMONT.

Fort bien! et quand votre mari
Reviendra?

M.me DIRVAL.

Mais d'abord je vais l'attendre ici;
Puis il trouvera bon que j'y passe ma vie.

FORMONT, *après un moment de silence, et d'un ton concentré.*

Paris vous a déja fait bien du mal, Sophie !
Puisse-t-il épargner au moins votre vertu !

(Il va pour sortir.)

M.me DIRVAL, *courant à lui.*

Mon frère, écoutez-moi.

FORMONT.

J'en ai trop entendu.

(Avec colère et abandon.)

Ensemble, je le vois, nous ne pouvons plus vivre.
Eh bien ! soit : puisqu'aux champs on ne veut point me suivre,
J'y retournerai seul : c'en est fait ; dès demain,
Oui, demain, du *Vallon* je reprends le chemin.
J'avais quitté pour toi mes enfans et ma femme,
Êtres charmans, que j'aime, et de toute mon ame,
Et que vous chérissiez dès vos plus jeunes ans.
J'irai, je leur dirai : « ma femme, mes enfans,
» Nous n'avons plus de sœur, vous n'avez plus de tante :
» Jadis avec nous tous elle vivait contente ;
» Mais son sort désormais à Paris est lié ;
» Frère, sœur, neveu, nièce, elle a tout oublié ;
» Tout, jusqu'à son époux ; publions-la de même. »

M.me DIRVAL, *à son frère qui sortait, et courant vers lui.*

O mon frère ! mon frère !

FORMONT, *revenant à elle, et d'un ton bien différent.*

O ma sœur ! va, je t'aime,
Et jamais ne pourrais t'oublier, non, jamais.

M.me Dirval.

Ni moi non plus, mon frère. Ah! je vous le promets:
Croyez que votre sœur vous chérit, vous révère.

Formont.

Je remplis un devoir et pénible et sévère.
Rends justice à mon cœur, ô ma Sophie! et croi
Que tu n'as point d'ami plus sincère que moi.

M.me Dirval.

J'en suis persuadée, et bien reconnaissante.

SCÈNE XIII.

Les mêmes, François.

François, *de loin.*

J'interromps à regret; mais on s'impatiente
Là-bas, madame Euler; et je viens, de sa part,
Vous dire qu'on attend, et qu'il est déja tard.

Formont.

Ah! vraiment... j'oubliais; dites-lui, je vous prie,
Que je cours à l'instant.

François, *revenant sur ses pas.*

Oui. Madame Sophie,
Sans indiscrétion, est-elle du repas?

Formont.

Allez, mon cher.

François, *se parlant à lui-même.*

Oh! non, elle n'en sera pas.

(Il sort.)

SCÈNE XIV.

M.me DIRVAL, FORMONT.

FORMONT.

Ah ! çà, ma chère sœur, demain matin, j'espère,
Nous pourrons reparler un peu de cette affaire.

M.me DIRVAL.

Oui, mon frère.

FORMONT.

Je cours à mon joli dîner :
Que ne puis-je, en effet, avec moi t'y mener !

M.me DIRVAL.

J'aurais un vrai plaisir...

FORMONT.

J'en ai bien davantage,
Quand ma petite sœur avec moi le partage.
(*Il est près de sortir, et se retournant, il vient embrasser sa sœur.*)

SCÈNE XV.

M.me DIRVAL, *seule*.

Il m'aime tendrement, et moi je le chéris !...
Mais vouloir m'arracher à ce charmant Paris,

Ce Paris qui me plaît, qui fait tout mon délice,
Dans son triste vallon que je m'ensevelisse,
Seule, à vingt-deux ans! non, non, c'est trop exiger.
(D'un air léger.)
Mais pour cette séance, allons nous arranger.
(Se retournant du côté par où Formont est sorti.)
Car il faut faire un peu de toilette, mon frère;
Et puis j'en ai besoin, vraiment, pour me distraire.

Fin du deuxième Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIERE.

M.me EULER, *seule.*

A REGRET, au dessert j'ai laissé mes amis.
Mais quatre heures bientôt vont sonner ; j'ai promis,
Et madame Dirval en ce lieu va se rendre.
Plutôt que d'y manquer, j'aime encor mieux attendre.
(*Elle s'assied, ouvre son pupître.*)
Allons, préparons tout. Le voilà ce portrait,
Si cher ! qui m'eût pourtant causé bien du regret...
Jeune et belle Sophie ! Ah ! c'eût été dommage
De voir et par mes soins, prodiguer ton image.
Mais avant peu j'espère...

SCÈNE II.

M.me EULER, M.me DIRVAL, *habillée pour la séance.*

M.me DIRVAL.

Hé bien ! voyez ! j'accours ;
Et vous voilà : vos soins me préviennent toujours.

M.me EULER.

Il est tout naturel qu'ainsi l'on se prévienne :

Votre vie est bien plus active que la mienne :
Toujours quelques plaisirs...

M.me Dirval.

Des plaisirs ? on le croit...

M.me Euler.

Quel langage ! est-ce vous ? Mais d'où vient cet air froid,
Languissant ?...

M.me Dirval.

C'est depuis l'entretien de mon frère :
De ce souvenir-là rien ne peut me distraire ;
Sa peinture des champs dont il est tant épris,
Cette prévention qu'il a contre Paris,
Tout le mal qu'il m'a dit de ce séjour que j'aime,
Et sur-tout son chagrin qui m'afflige moi-même ;
Tout cela m'a troublée, et laissé dans le cœur,
Comme vous l'appelez, oui, ce fond de langueur...

M.me Euler.

Qui va se dissiper ; vous vivez dans un monde,
Où le chagrin n'a pas de trace bien profonde.

M.me Dirval.

Il revient par accès : ce n'est pas d'aujourd'hui,
Que je ressens par fois cette sorte d'ennui.

M.me Euler.

Comment ! vous de l'ennui ? Sophie, est-il possible ?

M.me Dirval.

Eh ! oui.

M.me Euler.

Vous que je vois vive et sensible,
A qui tout rit d'ailleurs ?

M.me DIRVAL.

En effet, tout me rit;
Chacun prévient mes vœux, me flatte, m'applaudit:
Eh bien! en mille instans, je sens que je m'ennuie.

M.me EULER.

Rien n'est plus singulier. Eh! quoi, ma pauvre amie,
Est-ce à moi de vous plaindre?

M.me DIRVAL.

Oui, peut-être, après tout.

M.me EULER.

D'où peut venir, alors, cet ennui, ce dégoût?
Ne serait-ce donc pas... car j'en cherche les causes,
Pour ne point mettre assez d'intervalles, de pauses,
Entre tous ces plaisirs? Car l'homme n'est pas né
Pour se voir sans relâche, au plaisir condamné.
Il faut que le travail l'aiguise, l'assaisonne:
Autrement la langueur ... mais, bon! moi je raisonne
Assez hors de propos, et vais vous attrister.

M.me DIRVAL.

M'attrister? Ah! plutôt... mais sans vous écouter,
Je n'aurais qu'à vous voir: vous menez, quand j'y pense,
Une vie un peu triste, au moins en apparence;
Vous sortez peu; jamais dans le grand monde...

M.me EULER.

Oh! non,
Jamais.

M.me DIRVAL.

A peine encor connaissez-vous de nom
Ces rendez-vous fameux, ces belles assemblées,
De nos jardins publics ces brillantes allées;

Et cependant, à voir votre sérénité,
Même il faut l'avouer, votre douce gaîté,
Vous semblez mille fois plus heureuse, et vous l'êtes,
Que moi, qui chaque jour vais de fêtes en fêtes.

M.me Euler, *souriant.*

Cela se pourrait bien; au moins je le serais,
Si vous l'étiez; je n'ai ni soucis, ni regrets;
Le faste ni l'éclat ne me font nulle envie;
Je mène à peu de frais une bien douce vie.
Mon plaisir, mon bonheur, des matins et des soirs,
C'est que tout simplement je remplis mes devoirs.
Voilà tout mon secret : je n'en connais point d'autre;
Et si vous le vouliez, ce serait-là le vôtre.

M.me Dirval.

O trop heureuse amie! Eh! quoi, faut-il?

M.me Euler.

Tenez,

Je ne changerais pas contre vos beaux dînés,
L'agréable repas que nous venons de faire.
Notre unique convive était votre bon frère;
De ce dîner frugal, le cœur et la gaîté,
Ont fait les frais; et puis, vraiment, sans vanité,
Ces enfans nous ont dit des choses si jolies,
Si drôles!... Mon aîné, sur-tout, a des saillies!...
Mais je fais la maman...

M.me Dirval.

Je sens votre plaisir,

Et je vois que mon frère a su bien mieux choisir.
Nous aurons aujourd'hui sur-tout une cohue!
La moitié m'en sera, je parie, inconnue.

M.me EULER.

Je vous plains ; en effet, ô ma chère Dirval !
Et pour vous délasser, n'allez-vous point au bal ?

M.me DIRVAL.

Sans doute. Autre assemblée où tout Paris abonde.
Chercher un, deux amis, à travers tant de monde !
Vous êtes dispensée au moins de tout cela.
Vous êtes bien heureuse.

M.me EULER.

Eh ! mais, ce bonheur-là,
Sophie, on peut l'avoir, quand on veut, ce me semble :
Restez ; nous passerons cette soirée ensemble ;
Tous quatre, Euler, Formont...

M.me DIRVAL.

Eh ! le puis-je ?

M.me EULER.

En ce cas,
Allez à votre bal, et ne vous plaignez pas.
Vous connaissez pourtant madame de Melzance....
Sa réputation, soit dit sans médisance :
Un bal chez elle ?

M.me DIRVAL.

Eh ! mais, tout Paris y sera.

M.me EULER.

Quel mélange ! alors, puis, qui vous y conduira ?
Je vous vois sans mari, sans frère, sans amie.

M.me DIRVAL.

Mais madame Verseuil m'accompagne.

M.me Euler.

Ah ! Sophie !

Quel guide ! non, tenez, je n'aime point ce bal.

M.me Dirval.

Pourquoi ? Dans tout ceci, je ne vois aucun mal.

SCÈNE III.

Les mêmes. UN DOMESTIQUE.

M.me Dirval, *au domestique.*

Qu'est-ce donc ?

Le Domestique.

Un billet pour madame.

M.me Dirval.

Ah ! Labrie,

Donnez. (*Le Domestique sort.*)

SCÈNE IV.

M.me DIRVAL, M.me EULER.

M.me Dirval. (*Elle hésite si elle décachetera.*)

(*à part.*)

Bon ! c'est de lui.

M.me Euler.

Lisez donc, je vous prie.

M.me DIRVAL.

Vous permettez ?

M. EULER.

Eh ! oui ; quelque tendre poulet ?....

M.me DIRVAL, *lit et sourit.*

(*à mi-voix.*)

Croyez-vous ? Ah ! charmant !

M.me EULER, *qui l'observe.*

Cette lettre vous plaît.

M.me DIRVAL.

Je ne m'en défends pas ; elle est intéressante.

M.me EULER.

Vous allez me trouver curieuse, pressante,
Même indiscrète.

M.me DIRVAL.

Vous ? jamais.

M.me EULER.

J'ai cru d'abord...
Si le billet n'est pas de d'Héricourt, j'ai tort.

M.me DIRVAL.

Vous devinez fort bien, et je n'en fais point mystère.
C'est en effet de lui.

M.me EULER.

De votre caractère,
J'adore la franchise et la naïveté :
Mais je me pique aussi, moi, de sincérité,
Et vous demanderai, tout bas, si la prudence
Ne désavoûrait point cette correspondance
Entre un jeune homme et vous :

M.me DIRVAL.

Ah ! ce commerce-là

(*Lui présentant la lettre.*)

Est doux, mais innocent. Et lisez ; car voilà
De vos sévérités comme ici je me venge :
Voyez si d'Héricourt n'écrit pas comme un ange !
Quel style ! il a vraiment un tour particulier,
Un air aisé, piquant.

M.me EULER (*en lui rendant sa lettre.*)

Sur-tout, très-familier.

M.me DIRVAL.

D'accord ; mais un ami peut fort bien se permettre...

M.me EULER.

Un ... ami? C'est le nom qu'il prend dans cette lettre ;
Mais ce titre d'ami, souvent est bien trompeur.

M.me DIRVAL.

Ce nom, chez d'Héricourt, ne me fait point de peur.

M.me EULER.

Je crois votre amitié la plus pure du monde ;
Mais je doute très-fort que la sienne y réponde.

M.me DIRVAL.

Moi, j'en suis sûre.

M.me EULER.

O ciel ! l'aimeriez-vous ?

M.me DIRVAL.

Eh ! mais, ...

La question, madame, est vive ; et si j'aimais,
Je...

M.me EULER.

Vous me le diriez, j'en suis sûre : qu'on craigne

Une maman sévère, une sauvage duegne;
Soit. Mais madame Euler! Une amie, une sœur,
Qui toujours eut pour vous et tendresse et douceur!
L'aimez-vous? franchement.

M.me D I R V A L.

Franchement, je l'ignore.

M.me E U L E R.

Bon!

M.me D I R V A L.

Ou plutôt je crois ne pas l'aimer encore.
Mais j'éprouve pour lui... je ne sais quel penchant...
Je lui trouve une grace, un air noble et touchant...
Vous-même, convenez qu'on n'est pas plus aimable...

M.me E U L E R.

Sans doute, il a le ton, le maintien agréable;
Mais sans parler ici de ce que vous devez
A l'estimable époux... Non, non, vous le savez,
Et n'oublirez jamais ses droits, ni sa tendresse;
Mais votre bonheur seul m'occupe, m'intéresse.
Ce charmant d'Héricourt n'est pas même amoureux;
Il cherche le plaisir: de ses succès heureux,
Il vous croit digne enfin de couronner la liste,
Et ce n'est qu'un aimable et brillant égoïste.

M.me D I R V A L.

Madame Euler!

M.me E U L E R.

Pardon, si je vous fais souffrir;
Je vous blesse, il est vrai; mais c'est pour vous guérir.
Je ne suis point, Sophie, un censeur inflexible:
Je plaindrais, je l'avoue, un amant vrai, sensible;
Et même alors, pour vous, tout mon cœur saignerait.

Mais aimer un ingrat, peut-être un indiscret !
Pour prix d'une faiblesse, être encor malheureuse,
Et n'oser se plaindre ô Ah ! cette idée est affreuse.

M.me DIRVAL.

Vous peignez tout, vraiment, sous de noires couleurs.

M.me EULER.

Et vous ne voyez, vous, ma chère, que les fleurs,
Chemin doux et riant qui mène au précipice ;
Je veux vous en sauver.

M.me DIRVAL.

Mon cœur vous rend justice,
(*Elle tourne la tête.*)
Ah ! je le vois.

M.me EULER, *à part.*

Adieu le fruit de mes discours.

SCÈNE V.

M.me DIRVAL, M.me EULER, D'HÉRICOURT.

M.me DIRVAL.

Vous voilà donc enfin, monsieur ?

D'HÉRICOURT.

Eh ! oui, j'accours.

M.me DIRVAL.

Vous accourez ?...

D'HÉRICOURT.

Ici, les premières, mesdames !

M.me DIRVAL.

Oui, vous voyez,

D'HÉRICOURT.

Pardon, j'ai passé chez vingt femmes,
Pour être libre enfin, Sophie, et tout à vous.

M.me DIRVAL.

Ah ! vingt femmes !

M.me EULER.

L'excuse est nouvelle, entre nous.

D'HÉRICOURT.

Mon excuse est ce bal, la plus belle des fêtes,
Qui fait en ce moment tourner toutes les têtes.
Je plains ces dames...

M.me DIRVAL.

Vous ? pourquoi ?

D'HÉRICOURT.

Vous y serez :
On ne les verra plus, dès que vous paraîtrez.
Mais le bal ne fait point oublier la séance,
J'espère.

M.me DIRVAL.

Il faut se rendre à tant d'impatience,
Ma chère.

M.me EULER.

Allons. Je vois qu'on ne peut différer.

D'HÉRICOURT.

Oh ! non ; madame, il faut tout préparer.
L'heure presse.

M.me DIRVAL, *souriant et jetant un coup-d'œil furtif sur d'Héricourt.*

Oui.

M.me EULER.

Pour moi, je serai bientôt prête.

(*Elle met tout en état.*)

D'HÉRICOURT.

Douce réunion ! il n'est qu'un tête-à-tête
Qui fût plus séduisant : que ces momens sont chers !

M.me EULER (*avec finesse.*)

Heureuse, entre vous deux, de me trouver en tiers !

D'HÉRICOURT.

De grace, asseyez-vous, trop aimable Sophie !

M.me DIRVAL, *s'asseyant.*

Je crains d'être maussade.

D'HÉRICOURT.

Ah ! je vous en défie.

M.me DIRVAL.

Cela dépend de vous.

D'HÉRICOURT.

De moi ? s'il était vrai ?

M.me DIRVAL.

Oui ; contez-moi, monsieur, quelque chose de gai.

D'HÉRICOURT.

De ma part, est-ce là ce que l'on doit attendre ?
Je vous dirais plutôt quelque chose de tendre.

M.me DIRVAL.

De tendre ?

D'HÉRICOURT.

Oui, Sophie, oui, ce n'est qu'au sentiment...

M.me EULER, *avec impatience, en dérangeant d'Héricourt qui était tout près de Sophie.*

Voulez-vous bien, monsieur, me permettre un moment ?

(*à part.*)

Il ne vient point.

D'HÉRICOURT.

Comment! tout me paraît si bien!

M.me EULER.

Eh! non, ces cheveux...

M.me DIRVAL.

Bon! des cheveux, ce n'est rien.

M.me EULER.

C'est beaucoup; moi, je veux, en dépit de l'usage,
Que ceux-ci soient d'accord avec l'air du visage.

D'HÉRICOURT.

Quel conte! cet ouvrage est charmant tel qu'il est.

M.me DIRVAL, *allant voir.*

Charmant: ainsi, ma chère...

(*Elle veut prendre le portrait.*)

M.me EULER.

Un moment, s'il vous plaît.

M.me DIRVAL.

L'essentiel, pourtant, c'est que je sois contente.

M.me EULER.

Et l'amour-propre?

D'HÉRICOURT.

Bah!

M.me EULER, (*à part et regardant toujours si Formont paraît.*)

Quelle pénible attente!

M.me DIRVAL.

Allons, c'en est trop... (*Elle avance la main.*)

M.me Euler, *qui voit entrer le frère.*
(*A part.*) (*Haut.*)
Bon. Eh bien ! tenez.

M.me Dirval.

Enfin !

(*Elle regarde.*)
Méchante ! Votre ouvrage est achevé, divin.

d'Héricourt.

Délicieux portrait !...

M.me Dirval, *à d'Héricourt, avec expression.*
Il est donc présentable ?

d'Héricourt.

Présentable, Sophie ? Ah ! d'un trésor semblable....

SCÈNE VI.

Les mêmes, FORMONT, *qui regarde de loin.*

Formont.

Ah ! l'on travaille ici ?

M.me Dirval, *avec embarras.*
Mon frère !...

Formont.

Eh bien ! ma sœur,
Qu'as-tu ?

M.me Dirval.

Moi ?

FORMONT.

Traite-moi de même que monsieur.

D'HÉRICOURT.

Plaît-il ?

FORMONT.

Quel embarras ! qu'as-tu là, je te prie ?

M.me DIRVAL.

Ce que j'ai là, mon frère ?

FORMONT.

Un portrait, je parie :

Ah ! voyons...

M.me DIRVAL.

Ce n'est rien, c'est un portrait en l'air,

De fantaisie.

FORMONT.

Oui, mais c'est de madame Euler,

Et je suis curieux de voir de son ouvrage.

M.me EULER, *avec une peur affectée.*

Oh ! non, ne montrez pas...

FORMONT.

Modeste auteur !.

D'HÉRICOURT, *à part.*

J'enrage.

FORMONT.

Laisse-moi voir, ma sœur.

M.me DIRVAL.

Mon frère...

FORMONT.

Eh bien !

M.me DIRVAL.

Pardon.

FORMONT.

Quoi ! des secrets pour moi ?

D'HÉRICOURT, *à part.*

Quel homme !

FORMONT, *prenant le portrait.*

Eh ! donne donc.

M.me EULER, *à part.*

L'y voilà.

FORMONT.

Ton portrait ?

M.me EULER.

Oui ; voilà le mystère.

FORMONT.

Quoi ! tu te faisais peindre en secret pour ton frère ?

D'HÉRICOURT, *à mi-voix et avec dépit.*

Précisément !

M.me DIRVAL.

Eh ! mais...

FORMONT.

Que ce présent m'est cher !

Je vous rends grace aussi, trop obligeante Euler !

M.me EULER.

J'ai suivi mon penchant.

FORMONT.

Cette pauvre petite !

Je ne m'étonne plus qu'elle fût interdite ;

Je suis venu trop tôt.

FORMONT.

Traite-moi de même que monsieur.

D'HÉRICOURT.

Plaît-il ?

FORMONT.

Quel embarras ! qu'as-tu là, je te prie ?

M.me DIRVAL.

Ce que j'ai là, mon frère ?

FORMONT.

Un portrait, je parie :

Ah ! voyons...

M.me DIRVAL.

Ce n'est rien, c'est un portrait en l'air,

De fantaisie.

FORMONT.

Oui, mais c'est de madame Euler,

Et je suis curieux de voir de son ouvrage.

M.me EULER, *avec une peur affectée.*

Oh ! non, ne montrez pas...

FORMONT.

Modeste auteur !.

D'HÉRICOURT, *à part.*

J'enrage.

FORMONT.

Laisse-moi voir, ma sœur.

M.me DIRVAL.

Mon frère...

FORMONT.

Eh bien !

M.me Dirval.

Pardon.

Formont.

Quoi ! des secrets pour moi ?

d'Héricourt, *à part.*

Quel homme !

Formont, *prenant le portrait.*

Eh ! donne donc.

M.me Euler, *à part.*

L'y voilà.

Formont.

Ton portrait ?

M.me Euler.

Oui ; voilà le mystère.

Formont.

Quoi ! tu te faisais peindre en secret pour ton frère ?

d'Héricourt, *à mi-voix et avec dépit.*

Précisément !

M.me Dirval.

Eh ! mais...

Formont.

Que ce présent m'est cher !

Je vous rends grace aussi, trop obligeante Euler !

M.me Euler.

J'ai suivi mon penchant.

Formont.

Cette pauvre petite !

Je ne m'étonne plus qu'elle fût interdite ;

Je suis venu trop tôt.

Eh bien !

D'HÉRICOURT.

Une affaire imprévue...
(*à M.me Euler et à Formont.*)
M'appelle en ce moment; pardon... Je vous salue.
(*Il sort de très-mauvaise humeur.*)

SCENE VII.

M.me DIRVAL, M.me EULER, FORMONT.

M.me EULER *va à M.me Dirval.*

O Sophie !

FORMONT.

O ma sœur ! va, quoiqu'inattendu,
Tout précieux qu'il est, ce présent m'était dû.
J'ose le dire enfin : ne suis-je pas ton frère,
Et ton meilleur ami ? Tu sais si tu m'es chère !
Je ne vois que Dirval qui t'aime autant que moi.

M.me DIRVAL.

J'en suis persuadée.

FORMONT.

Eh ! bon dieu ! remets-toi,
Sophie !

M.me EULER.

Oui, jouissez du bonheur qu'il éprouve :
C'est en de dignes mains que ce portrait se trouve.

M.me DIRVAL, *toujours avec embarras.*

Dignes assurément; et mon frère est bien sûr...



Que ce serait pour moi le plaisir le plus pur...

FORMONT.

Eh ! je n'en doute pas : mais qu'as-tu, mon amie ?

M.me DIRVAL.

Je sens... Je suis souffrante... Excusez...

FORMONT.

Va, Sophie.

M.me DIRVAL, *en sortant.*

Je ne sais point mentir.

SCÈNE VIII.

M.me EULER, FORMONT.

FORMONT.

Elle m'a fait pitié.

M.me EULER.

Dans ses peines aussi je suis bien de moitié,
Et tout en la trompant, je la plains. L'artifice,
La fausseté doit être un détestable vice,
Puisqu'on en rougit, même avec un bon dessein.

FORMONT.

Oui, sans doute ; après tout, ceci n'est qu'un larcin,
Madame Euler ; et loin qu'un tel portrait me flatte...

M.me EULER.

Ah ! n'ayez pas non plus l'ame trop délicate.
Notre larcin est presque une bonne action ;
Il sauve à votre sœur une indiscrétion.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, FRANÇOIS.

FORMONT.

AH ! qu'est-ce donc, François ?

FRANÇOIS.

Mais c'est la compagnie.
Voici l'heure où chez nous on la voit réunie :
C'est l'heure du dîner ; et quel dîner !

FORMONT.

Ah ! oui.
Vous avez donc beaucoup de dîneurs aujourd'hui ?

FRANÇOIS.

Mais comme tous les jours ; et c'est une assemblée,
Comme vous pouvez croire, étrangement mêlée.
Toutes sortes de gens, jeunes, vieux, sages, fous ;
Et des femmes ! ici se donnent rendez-vous ;
Car le plaisir et l'or sont d'étonnantes choses,
Font des rapprochemens et des métamorphoses !...

M.me EULER.

Eh ! mais, François observe, à ce que je puis voir ?

FRANÇOIS.

Tout comme un autre. Ici, du matin jusqu'au soir,
Je me dis en voyant ces ridicules êtres :
« Il est assez plaisant que ce soient là nos maîtres. »

FLORVEL.

Allons, mon cher François...

FRANÇOIS.

Monsieur va voir cela.

FORMONT.

Aujourd'hui, grace au ciel, je ne serai point là.

FRANÇOIS.

Vous ne paraîtrez pas au sallon?

FORMONT.

Je n'ai garde:

Eh! bon dieu, qu'y ferais-je?

FRANÇOIS.

Ah! je vois l'arrière-garde.

M.me EULER.

Je me sauve.

FORMONT.

Pour moi, bientôt je vous rejoins;

Mais ces gens-là, je veux les voir passer, du moins.

(M.me Euler sort.)

FORMONT, *regardant de loin.*

Quelles gens! quels heureux!

FRANÇOIS.

C'est une comédie.

SCÈNE X.

FORMONT, FRANÇOIS, M. BASSET, M.me DE VERDIE, M.me DERBIN.

M. Basset, *d'un ton brusque, et avec l'air ignoble.*

(A François.)

Annoncez-nous, Basset, mesdames de Verdie, Derbin.

François, *avec un petit air malin.*

Je vous connais. *(Il sort.)*

SCÈNE XI.

FORMONT, M. BASSET, M.me DE VERDIE, M.me DERBIN.

M. Basset.

Eh ! c'est monsieur Formont?

Formont.

Mais oui.

M. Basset.

C'est différent.

M.me Derbin.

Ah ! ah ! monsieur est donc Frère de Sophie ?

Formont.

Oui, madame.

M.me DE VERDIE, *fixant toujours Formont avec beaucoup d'assurance.*

Créature
Charmante ! vous avez beaucoup de sa figure,
Monsieur.

FORMONT.

On me l'a dit : je n'en suis pas plus beau ;
Mais cela fait plaisir.

BASSET.

Eh bien ! quoi de nouveau ?
Car sûrement, mon cher, vous faites le commerce ?

FORMONT.

Moi, non.

BASSET.

C'est différent : la banque ?

FORMONT.

Oh ! non ; j'exerce
Un état où l'on fait moins vite son chemin :
Car je cultive en paix mon champ et mon jardin.

BASSET.

C'est différent.

FORMONT.

Très-fort.

M.me DE VERDIE.

C'est donc à la campagne,
Qu'est monsieur.

FORMONT.

Oui, madame.

M.me DE VERDIE.

Où cela ?

FORMONT.

Près Mortagne.

BASSET.

Votre domaine est-il... conséquent?

FORMONT.

Conséquent!

BASSET.

Considérable. Eh! oui, c'est clair...

FORMONT.

En l'expliquant,

Sans doute; cent arpens, environ.

BASSET.

Ce n'est guères.

FORMONT.

Mais, c'est assez pour moi; c'est le bien de mes pères.

Mme. DE VERDIE.

Il est intéressant! ses pères!...

BASSET.

Et pourquoi

Ne pas vous arrondir, acheter...?

FORMONT.

Avec quoi?

Pour les honnêtes gens l'argent est assez rare.

BASSET.

Je vous en prêterai.

FORMONT.

Merci. (*à part.*) L'offre est bizarre.

(*Haut.*)

J'en ai ce qu'il m'en faut.

BASSET.

Voulez-vous m'en prêter?

FORMONT.

Ah! ah! c'est différent : vous voulez m'emprunter?

BASSET.

Suivant l'occasion, moi, j'emprunte ou je prête.

M.me DERBIN.

Mais rien n'est plus commode.

FORMONT.

Et sur-tout plus honnête.

BASSET.

Il se faut entr'aider.

FORMONT.

Vous êtes obligeant.

M.me DE VERDIE.

Laissez donc là, Basset, vos prêts et votre argent;
Monsieur, je le suppose, est garçon?

FORMONT.

Non, madame.

M.me DERBIN.

Ah! monsieur est, je vois, séparé de sa femme?

FORMONT.

Je ne suis, par le fait, hélas! que trop forcé
De vivre...

M.me DE VERDIE.

Ah! bon! j'entends; vous avez divorcé?

FORMONT.

Divorcé?

BASSET.

C'est tout simple.

FORMONT.

Et comment, je vous prie?

BASSET.

Est-ce éternellement, monsieur, qu'on se marie?

FORMONT.

Moi, du moins; pour changer je n'ai point de raisons.

M.me DE VERDIE.

Fort bien; mais autrement ici nous en usons.

M.me DERBIN, *en fixant M.me de Verdie.*

Nous avons le divorce.

BASSET.

Et rien n'est plus commode.

M.me DE VERDIE.

Aussi dieu sait, s'il est à la mode!

FORMONT.

A la mode?

BASSET.

Et madame eût suffi pour le mettre en crédit;
Elle divorce, eh! oui, tout comme elle le dit.

M.me DERBIN.

Voilà déja deux fois.

FORMONT.

Deux fois? plaisant caprice!
Il n'est pas de raison pour que cela finisse.
Le divorce, en rompant des liens trop affreux,
Sauva du désespoir des époux malheureux.
Ne fît-on que le craindre, il est utile encore:

Mais qu'on s'en fasse un jeu, mais qu'on le déshonore,
Qu'il serve à la licence, et qu'il vienne achever
La ruine des mœurs qu'il aurait dû sauver!...

BASSET.

Monsieur prend, je le vois, les choses au tragique.

M.me DE VERDIE.

Moi, j'aime assez, d'ailleurs, ce ton franc, énergique,
Car il promet... (*Elle le fixe toujours.*)

SCENE XII.

LES MÊMES, M. MORAND.

M. MORAND.

Eh bien! vous demeurez donc là?

BASSET.

Oui, monsieur nous retient.

FORMONT, *à son oncle.*

Auriez-vous cru cela?

M.me DE VERDIE.

Sa conversation est toute intéressante.

M.me DERBIN.

Tout-à-fait.

M. MORAND.

N'est-ce pas?

FORMONT.

Madame est indulgente.

BASSET, *à M. Morand.*
Et Dorival... hier, s'est-il pu relever?

M. MORAND.
Il commençait; d'un coup, moi j'ai su l'achever.
Cinq cents louis.

FORMONT.
Cinq cents?

M. MORAND.
J'en avais perdu mille
La surveille; il vendra sa terre de Fréville.

BASSET.
Sa terre? (*Il rêve.*)

M. MORAND.
Il perd cela tout comme il l'a gagné.

FORMONT.
Encor, si le joueur était seul ruiné!

M. MORAND, *à l'oreille.*
Basset, que je vous dise; ....en ce moment j'achète...

M. BASSET.
Ah! quoi donc? (*Ils se parlent bas.*)

M.me DERBIN, *bas à Formont.*
Les voilà qui causent en cachette.
Vous croiriez qu'il s'agit de plaisir : point du tout;
C'est d'affaires, d'argent.

FORMONT, *assez froidement.*
Eh! chacun a son goût.

M.me DE VERDIE, *bas à Formont.*
Mais il n'est qu'un secret pourtant; le doux mystère,
N'est-il pas vrai?

FORMONT, *de même.*

Celá dépend du caractère.

BASSET.

Il vend Fréville?

M. MORAND.

Eh! oui.

BASSET.

Diable! je suis touché...

(*A part.*)

Allons vîte; j'aurai sa terre à bon marché.

(*Haut.*)

Adieu.

M. MORAND.

Quoi! vous sortez?

BASSET.

Pour affaire soudaine.

(*A M.mes de Verdie et Derbin, en montrant Formont.*)

Je n'irai point au bal: que monsieur vous y mène.

(*Il sort.*)

FORMONT *lui crie de loin.*

Je vous suis obligé.

M. MORAND.

Mais, Basset, à propos,

Il faut que sur ces bons, je vous dise deux mots.

(*Il court sur les pas de Basset.*)

SCENE XIII.

M.me DE VERDIE, FORMONT. M.me [illegible]

M.me DE VERDIE, à part.

Bon.

M.me D[illegible]

Ce monsieur Basset est [illegible]

M.me DE VERDIE.

Je lui pardonne; ici, je ne [illegible]
Avant l'heure du bal...

FORMONT.

De mes [illegible]

M.me DE VERDIE.

Je vous donne à souper.

FORMONT.

Je ne soupe [illegible]

M.me D[illegible]

Ah ! bon-dieu ! .

M.me DE VERDIE, à part.

C'est du [illegible]

M.me D[illegible]

Je vous retiens, mon cher.

M.me DE VERDIE.

C'est [illegible]

M.me D[illegible]

Vous, madame ? en [illegible]

M.me DE VERDIE.

Vous le prouvez vous-même.

M.me DERBIN, riant.

Oh ! mais, c'est trop plaisant.

(*Elle offre la main à Formont.*)

Çà, monsieur...

M.me DE VERDIE.

Voulez-vous me l'enlever de force ?

M.me DERBIN.

Ah ! je vois ce que c'est : un troisième divorce.
Mais monsieur a des yeux ; qu'il décide entre nous.

FORMONT.

Il n'est pas trop aisé de choisir parmi vous.
Mais je ne puis répondre à votre offre ; il me semble,
D'ailleurs, que vous pouvez fort bien aller ensemble.

M.me DERBIN, *à M.me de Verdie.*

Venez donc ; ce refus est-il original ?
Quel homme !

M.me DE VERDIE, *en se retournant.*

Avec l'air brusque, au fait ; il n'est pas mal.

M.mes DE VERDIE et DERBIN.

Adieu, mon cher Formont.

FORMONT, *de loin.*

Adieu, mes belles dames.
Riez tout à votre aise. Et ce sont-là des femmes !
D'une part, la folie et l'immoralité ;
De l'autre, la bassesse et la rapacité ;
Et de tous les côtés, scandale et ridicule !
De proche en proche, ainsi, le mal gagne, circule :

Il menace nos champs, l'avenir même, hélas !
Mais à quoi sert ma plainte et tous ces vains éclats ?
Irai-je m'attrister et m'échauffer la bile ?
Je ne viens pas ici réformer une ville.
Je ne m'érige point en austère censeur :
Tout ce que je desire, est de sauver ma sœur.

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

M.me VERSEUIL, D'HÉRICOURT.

M.me VERSEUIL.

Bon dieu ! quel désespoir ! tout est perdu !

D'HÉRICOURT.

Sans doute.

J'ai perdu mon trésor, je sais ce qu'il m'en coûte.

M.me VERSEUIL.

Son trésor, un portrait ! voyez donc le grand mal !
Mais si vous obtenez bientôt l'original,
Vous vous consolerez de manquer la copie.

D'HÉRICOURT.

La copie a son prix : le portrait de Sophie,
N'est-ce rien ? Ce cadeau ne pouvait qu'honorer ;
Et dans l'occasion, j'aurais su le montrer.

M.me VERSEUIL.

J'entends. De ce revers, je suis vraiment touchée :
Mais plus que vous et moi, Sophie en est fâchée.

D'HÉRICOURT.

Puis, je n'avance point : je perds mon tems.

M.me VERSEUIL.

C'est vrai.

On vous croirait encore à votre coup d'essai :
Voilà deux mois bientôt.

D'HÉRICOURT.

Je ne sais... Je soupçonne...
Que dans le fond du cœur, la petite personne
A des principes... tient encore...

M.me VERSEUIL.

A son mari,

(*Ironiquement.*)

Peut-être ?... Oh ! oui, Dirval est regretté, chéri !
Sophie y pense, en parle avec une tendresse !

D'HÉRICOURT.

Eh ! ce maudit Formont l'en entretient sans cesse.

M.me VERSEUIL.

Laissez-le faire ; en tout cet homme est singulier :
Qu'il parle du mari ; vous, faites-le oublier.
Allons, cher d'Héricourt, courage : en cette affaire,
Voyons qui cédera de l'amant ou du frère,
Et qui doit l'emporter, ou d'un époux absent,
Ou d'un jeune homme aimable, assidu, vif, pressant.

D'HÉRICOURT.

Oui ; vous m'encouragez ; et puis cela me pique :
Car cette résistance est incroyable, unique :
Parbleu ! je n'en veux pas avoir le démenti.

M.me VERSEUIL.

A la bonne heure, donc ; vous prenez un parti.
Elle vous aime au fond, j'en suis persuadée :
C'est un grand point déjà de l'avoir décidée
A ce bal, un peu leste ; elle a bien hésité.

D'HÉRICOURT.

Oui, sur madame Euler nous l'avons emporté.

M.me VERSEUIL.

Je fonde sur ce bal une grande espérance.
Il sera très-nombreux, selon toute apparence.

D'HÉRICOURT.

Oh! oui.

M.me VERSEUIL.

Dans cette foule, on est peu remarqué;
Et ce bal, entre nous, est presque un bal masqué.

D'HÉRICOURT.

Oh! cette occasion est on ne peut meilleure.
Dorsan a commandé ses chevaux?

M.me VERSEUIL.

Pour une heure.

D'HÉRICOURT.

Il est exact; ce plan est d'un effet certain.
Au bal, puis à Surenne, et puis demain matin...
Ecoutez... Tout cela s'arrange dans ma tête.
Et je vois... Après tout, une telle conquête
Mérite bien les soins qu'elle va me coûter :
Je l'obtiendrai, madame; oui, j'ose m'en flatter :
Allons, que le Formont, tout à son aise gronde;
Elle est à moi, malgré tous les frères du monde.

SCENE II.

Mme. VERSEUIL, D'HÉRICOURT, FLORVEL.

FLORVEL.

Encore un tête-à-tête!

M.me VERSEUIL.

Il est tout naturel...

FLORVEL.

Très-naturel, sans doute.

D'HÉRICOURT.

Oh! voilà bien Florvel:
Il parle pour parler.

FLORVEL, *à M.me Verseuil.*

Eh! non, sans médisance;
Mon père s'apperçoit fort bien de votre absence;
Et nous avons pourtant une société
Céleste, d'un brillant, d'une variété!

D'HÉRICOURT.

En vérité, Florvel devient enthousiaste.

FLORVEL.

Et tous ces entretiens font le plus beau contraste!...

M.me VERSEUIL.

Bon!

FLORVEL.

Une question sur le change, interrompt
Une galanterie; on vous mène de front

Plaisir, affaire; allez on ne perd pas la tête :
On suit une entreprise au milieu d'une fête.
Enfin dans ce sallon, qui respire, mon cher,
La volupté, l'amour ... on joue un jeu d'enfer.

M.me VERSEUIL.

Ah! ah!

FLORVEL.

Monsieur d'Eloi saura ce qu'il en coûte.

D'HÉRICOURT.

Il s'en relèvera par une banqueroute.

M.me VERSEUIL.

Et la belle cousine?

FLORVEL.

Elle me fait pitié :
Tout-à-l'heure, elle était ruinée à moitié.

M.me VERSEUIL.

Belocourt et Merval gagnent donc?

FLORVEL.

Ils s'entendent;

(*à d'Héricourt.*)

C'est affreux; mais ailleurs les femmes nous le rendent.

M.me VERSEUIL.

Fort bien!

FLORVEL.

Çà, d'Héricourt, allons nous promener;
J'ai mon carrick en bas, et je veux te mener
A Feydeau.

D'HÉRICOURT.

N'est-ce pas le jour de comédie?

FLORVEL.

Non ; de *Lodoïska* nous verrons l'incendie ,
Un peu du vaudeville , et la fin de *Psyché*.

M.me VERSEUIL.

Que cela ?

FLORVEL.

Moi , jamais je ne me suis couché ,
Sans avoir , à peu près , couru tous les spectacles.
Et les glaces ! Carchi fait toujours des miracles.
Partons ; madame...

D'HÉRICOURT.

(*Bas à Mme. Verseuil.*)
Allons. Dans peu , je reviendrai.
Quelqu'étourdi bientôt m'en aura délivré.

(*D'Héricourt et Florvel sortent.*)

SCENE III.

M.me VERSEUIL, *seule.*

Ce d'Héricourt , un rien l'arrête , l'embarrasse ;
Point d'énergie ; il a de l'esprit , de la grace ;
Mais il mérite peu sa réputation.

SCENE IV.

M.me VERSEUIL, M. MORAND.

M. MORAND.

Que faites-vous ici? quelle affectation!
Vous y recevez donc la brillante jeunesse?
Ce d'Héricourt, sur-tout, est avec vous sans cesse;
Et c'est trop fort aussi.

M.me VERSEUIL.

Le début est galant.

M. MORAND.

Oh! galant! point du tout. Ce n'est pas mon talent.
Mais où donc étiez-vous, tantôt?

M.me VERSEUIL.

A ma toilette,
Je suppose.

M. MORAND, *la regardant de la tête au pied.*

A merveille! elle est vraiment complette:
Y pensez-vous?

M.me VERSEUIL.

Eh! mais, voudriez-vous, mon cher,
Que je me misse, moi, comme madame Euler?

M. MORAND.

Ma foi... Madame, avec beaucoup moins de folie,
Et sur-tout de dépense, elle est aussi jolie.

M.me VERSEUIL.

Je ne sais que répondre à ce doux compliment.

M. MORAND.

J'ai bien le droit de dire ici mon sentiment.
Votre fête d'hier est d'une extravagance !
Ce beau Dorsan, avec ses airs, son élégance,
Et son grasseyement, n'a pas le sens commun ;
Vous le voyez pourtant.

M.me VERSEUIL.

Il faut bien voir quelqu'un.
Vous avez de l'humeur.

M. MORAND.

J'en ai sujet, je pense,
Madame : on fait chez moi beaucoup trop de dépense.
On me croit riche : eh bien ! je ne puis m'expliquer ;
Mais d'un moment à l'autre, oui, tout peut me manquer.

M.me VERSEUIL.

Comment ?

M. MORAND.

Faute de fonds, il faut que j'abandonne
Une entreprise immense.

M.me VERSEUIL.

Alors, je vous pardonne.
(*à part.*) (*Haut.*)
Il le faut adoucir ; mais peut-être pour rien
Vous allez m'affliger, et cela n'est pas bien.
Eh ! mais, mon cher Morand, c'est bien à vous de craindre !
Un homme tel que vous ! devriez-vous vous plaindre,
Vous qui venez de faire un superbe chemin,
Et de vous enrichir du jour au lendemain ?

M. MORAND.

D'accord, je me suis fait une existence honnête.

M.me VERSEUIL.

Eh ! c'est que vous avez du génie, une tête !...

M. MORAND.

Madame !...

M.me VERSEUIL.

Du génie, oui ; vous voyez en grand.
Ce qui me charme en vous, sur-tout, et me surprend,
C'est la facilité, la grace avec laquelle
Vous savez allier sérieux, bagatelle !
Les affaires pour vous semblent n'être qu'un jeu.
Pour moi, je vous admire.

M. MORAND.

Oui ; je me pique un peu...
Ah ! vous me ravissez, me charmez, belle dame.

M.me VERSEUIL.

Que voulez-vous ? C'est-là le rôle d'une femme :

M. MORAND.

Paix : c'est ma nièce.

M.me VERSEUIL.

Eh ! mais, à ce que je puis voir...

SCÈNE V.

M. MORAND, M.me VERSEUIL, M.me DIRVAL.

M.me VERSEUIL.

Qu'avez-vous, belle enfant ?

M.me DIRVAL.

Je suis au désespoir.

M. MORAND.

Au désespoir ?

M.me DIRVAL.

Eh ! oui, vous voyez une folle,
Qui perd deux cents louis, encor sur sa parole,
Car je n'ai pas un sou.

M.me VERSEUIL.

Deux cents louis, bon dieu !

M.me DIRVAL.

Oui, tout autant.

Mme. VERSEUIL.

Sophie est malheureuse au jeu.

M. MORAND.

Elle n'est pas la seule. (*A part.*) Elle a dessein, je gage,
De m'emprunter : sachons détourner cet orage.
(*Haut.*)
Je conçois ton chagrin ; car j'en éprouve autant.

M.me VERSEUIL.

Comment donc ?

M. MORAND.

Oui, je perds moi-même dans l'instant,
Non pas deux cents louis, ma nièce, mais deux mille.

M.me DIRVAL.

Mon oncle !

M. MORAND.

Les trouver ne sera pas facile ;
Car je ne les ai point ; et je vais de ce pas,
Les emprunter.

M.me VERSEUIL.

Monsieur, empruntez, en ce cas,

Deux cents louis de plus pour votre aimable nièce.

M. MORAND.

C'est fort bien plaisanter ; mais cette gentillesse

(*A sa nièce.*)

Ne remédie à rien. Fais comme tu pourras.

Je vais songer moi-même à sortir d'embarras.

(*Il sort.*)

SCENE VI.

M.me DIRVAL, M.me VERSEUIL.

M.me VERSEUIL, *à part.*

Fort bien ! Monsieur Morand ne perd pas une obole,
Je le gage. (*Haut.*) Vraiment ce revers me désole.

M.me DIRVAL.

A mon oncle, en effet, je venais emprunter ;
Mais sur lui, je le vois, j'avais tort de compter.

M.me VERSEUIL.

Il perd mal-à-propos, cet oncle.

M.me DIRVAL.

Eh ! je l'avoue,
C'est plus mal-à-propos, moi, que je perds et joue.
Chaque jour je renonce au jeu, je me promets...
Et chaque jour je joue encor plus que jamais.
Perdre deux cents louis en moins d'une journée !
Dissiper follement le produit d'une année !
Non, c'est une fureur qu'à peine je comprend.
Que je me hais !

M.me VERSEUIL.

Allons, le mal n'est pas si grand.

M.me DIRVAL.

Pas si grand, dites-vous, quand je suis ruinée,
Quand par mon oncle, ici, je suis abandonnée?
Que devenir?

M.me VERSEUIL.

Encor, si j'avais épargné
Ce malheureux argent qu'hier je vous gagnai!
Je pourrais... En tout cas, vous avez un bon frère.

M.me DIRVAL.

Je n'oserai jamais...

M.me VERSEUIL, *vivement.*

Vous ferez bien, ma chère.
Oui, c'est le dernier homme à qui j'emprunterais.
Il vous ferait payer de trop chers intérêts:
J'entends que pour le prix des plus légères sommes,
Il se permettrait...

M.me DIRVAL.

Lui? c'est le meilleur des hommes.
Sensible, généreux... Pourtant, je ne sais quoi
M'arrête, me retient.

M.me VERSEUIL.

A votre place, moi... (*Elle a l'air d'hésiter.*)

M.me DIRVAL.

Eh bien?

M.me VERSEUIL.

Eh! oui, j'irais, s'il était nécessaire,
M'adresser franchement à quelqu'ami sincère.

M.me Dirval.

Où trouver des amis ?

M.me Verseuil.

Vous n'en manqueriez pas.

M.me Dirval.

En est-il des amis, généreux, délicats ?

M.me Verseuil.

On en voit peu, d'accord; mais, ma chère, peut-être,
En est-il encor tels... que vous pouvez connaître.

M.me Dirval.

Je n'oserai jamais les éprouver ainsi.

M.me Verseuil.

Quelle enfance !... A propos, d'Héricourt sort d'ici.

M.me Dirval.

Monsieur d'Héricourt ?

M.me Verseuil.

Oui.

M.me Dirval.

Sans m'avoir demandée ?

M.me Verseuil.

D'importuns, de joueurs, vous voyant obsédée...

M.me Dirval.

Ah ! que n'est-il venu m'interrompre plutôt !

M.me Verseuil.

En effet : mais croyez qu'il reviendra bientôt;
Car il vous aime bien, Sophie.

M.me Dirval.

Oui, je m'en flatte.

M.me VERSEUIL.

C'est lui dont la tendresse est pure et délicate.
Et comme il aimerait à combler tous vos vœux,
Même à les deviner ! oh ! qu'il serait heureux !

M.me DIRVAL.

Je le crois.

M.me VERSEUIL.

Mais je vois s'avancer la Sagesse.
Tenez, madame Euler vient, dans votre détresse,
Vous offrir... des conseils : mais, ma chère Dirval ;
Au sortir du sermon, moi, je vous mène au bal.

(Elle sort en saluant M.me Euler.)

SCENE VII.

M.me DIRVAL, M.me EULER.

M.me DIRVAL.

Au bal ! hélas ! que sais-je ?

M.me EULER, *plus vivement qu'à l'ordinaire.*

O ma chère Sophie !
J'apprends votre malheur...

M.me DIRVAL.

Et comment, je vous prie ?

M.me EULER.

Par votre oncle, en passant...

M.me DIRVAL.

Il vous a dit, ô dieu !...

M.me EULER.

Et trop heureuse encor qu'il m'en ait fait l'aveu !
De ce qui vous arrive, oh ! que je suis touchée !

M.me DIRVAL.

Et contre moi dieu sait si vous êtes fâchée !

M.me EULER.

Il est vrai, mon amie, et je vous gronderai,
Quelque jour, quand le mal sera bien réparé.
En attendant, je viens vous faire une prière.

M.me DIRVAL.

De quoi ?

M.me EULER.

C'est d'accepter, mais de moi la première,
(*Elle lui présente une bourse.*)
Ces quarante louis, qu'avec soin je gardais,
Pour quelque grand besoin, que toujours j'attendais.

M.me DIRVAL.

Comment !

M.me EULER.

L'occasion est enfin arrivée :
Pour un plaisir bien doux, je me suis réservée.

M.me DIRVAL.

Bonne madame Euler ! quoi ! c'est vous qui m'offrez
Ce fruit de vos travaux ?

M.me EULER.

Et vous le recevrez.

M.me DIRVAL.

Qui, moi ? je recevrais une somme si forte,
D'une amie, indigente elle-même ?...

M.me EULER.

Eh! qu'importe?
Je suis riche aujourd'hui : tenez, profitez-en;
Vous me rendrez cela dans six mois, dans un an,
Quand vous pourrez; et moi, je serai trop heureuse...

M.me DIRVAL.

Votre offre est délicate autant que généreuse:
Mais je ne puis...

M.me EULER.

Allons, point de *mais* superflus:
Promettez seulement que vous ne jouerez plus;
J'entends un si gros jeu; car c'est vraiment dommage:
Sophie, est-ce donc là le plaisir de votre âge?

M.me DIRVAL.

Vous avez bien raison, aussi je vous promets...

M.me EULER.

Je vous crois; mais d'abord, prenez...

M.me DIRVAL.

Oh! non jamais:
Moi, souffrir que le fruit de vos économies,
Serve, ma chère Euler, à payer mes folies?

M.me EULER.

Mais vous serez plus sage, et ma tendre amitié
Va dans cette leçon se trouver de moitié.
Moi, je n'ai qu'un chagrin, c'est de ne pas tout faire:
Mais quoi! dois-je envier le reste à votre frère?

M.me DIRVAL.

Mon frère, dites-vous! ah! ne lui parlez pas
De tout ceci.

M.me Euler.

Comment ? mais, ma chère, en ce cas,
Quel est donc votre espoir ? et dans quelle autre bourse
Pourriez-vous ?...

M.me Dirval.

Je prévois... J'ai telle autre ressource,
Un moyen...

M.me Euler.

Prenez garde au choix de ces moyens.
L'affaire est délicate, et je vous en préviens.
Vous n'avez rien à craindre en recevant, ma chère,
Et cette bagatelle, et les secours d'un frère.

M.me Dirval.

Vous me pressez en vain ; je ne puis accepter.

M.me Euler.

Allons, je le vois bien, j'aurais tort d'insister.
(*Elle revient sur ses pas.*)
Ma Sophie, écoutez ; j'ai plus d'expérience ;
On pourrait abuser de votre confiance.
Il est bien peu d'amis qui sachent obliger ;
Bien peu, de qui l'on puisse accepter sans danger.

SCENE VIII.

M.me DIRVAL, *seule.*

Quel cœur ! et je refuse une offre aussi sincère !
Mais c'est de même en tout : ce portrait que mon frère
Croit un don de tendresse : (il me fait trop d'honneur ;)

Il ne tenait qu'à moi de goûter ce bonheur ;
Et cette préférence à mon frère était due :
Une voix me l'a dit ; je l'ai bien entendue.
Je vois, je sens le bien, et fais souvent le mal.
Ainsi, malgré moi-même, on m'entraîne à ce bal ;
Et j'ai tort. Je connais cette dame Melzance.
Je ferais bien mieux... Oui, fût-ce par complaisance
Pour cet excellent frère, à qui cela déplaît.
Oh ! si je m'en croyais ! mais à l'heure qu'il est,
Manquer, sans nul motif, à cette belle fête !
Où l'on m'attend ! avoir une parure prête,
Que dirait-on ? ô ciel ! (*Elle rêve.*)

SCÈNE IX.

M.me DIRVAL, D'HÉRICOURT.

D'HÉRICOURT.

Enfin je vous revoi,
Sophie !

M.me DIRVAL.

Et l'on n'est plus si fâché contre moi ?

D'HÉRICOURT.

Je n'avais point le droit d'être fâché, madame ;
Mais j'ai dû ressentir quelque chagrin dans l'ame,
En me voyant ravir un bien si précieux.
Mettez-vous à ma place : ayez mon cœur, mes yeux ;
Vous jugerez alors que trop de patience
Eût annoncé peut-être un peu d'insouciance.

M.me DIRVAL.

J'entre dans vos chagrins, monsieur; mais pourriez-vous
M'en vouloir, et d'un frère, être un moment jaloux?

D'HÉRICOURT.

On est jaloux de tout, madame, quand on aime;
Et si de ce larcin vous souffrîtes vous-même,
Vous me devez un peu de consolation,
Et j'en vais à l'instant saisir l'occasion.
Je connais vos revers : mille, en cette occurrence,
Vont s'offrir; je réclame ici la préférence.

M.me DIRVAL.

Rien de plus délicat.

D'HÉRICOURT.

Rien de plus naturel :
Nous sommes convenus d'un penchant mutuel;
Et si ce n'était pas un stérile langage,
J'ose, belle Sophie, en demander ce gage.
Votre oncle est dur et sec; pour vous il fait très-peu;
Votre frère est brave homme; au fond, j'en fais l'aveu;
Mais il n'a point assez de douceur, d'indulgence;
Vos goûts, vos sentimens, sont peu d'intelligence.
Je ne suis oncle, époux, ni frère; hé bien, pour vous,
Je serai plus fidèle et plus tendre qu'eux tous.

M.me DIRVAL.

Oui, je crois... si jamais j'en fais l'expérience,
Que, bien loin d'abuser de cette confiance...

D'HÉRICOURT, *d'un ton plus familier.*

Ah! vous me jugez bien : je serai trop payé,
Si vous me permettez d'être un peu de moitié
Dans vos plaisirs, Sophie, ainsi que dans vos peines.

Quand les cœurs sont unis par d'aussi douces chaînes,
Lorsque les sentimens sont en communauté,
Un léger prêt d'argent n'est rien, en vérité.
Allons, madame. Eh! quoi vous gardez le silence?

M.me DIRVAL.

O monsieur! je vous crois, et pourtant je balance:
Je ne sais quoi m'arrête.

D'HÉRICOURT, *jouant le dépit.*

Ah! c'est trop hésiter:
D'un chimérique espoir j'ai donc su me flatter!
Mon amitié vous semble importune, pressante.
Vous craignez, je le vois, d'être reconnaissante.

M.me DIRVAL.

Ah! monsieur d'Héricourt!

D'HÉRICOURT, *de même.*

Enfin j'ouvre les yeux.
Non, vous ne m'aimez point; je vous suis odieux:
Vous me préféreriez le dernier de vos proches.

M.me DIRVAL.

Ah! dieu! je ne saurais supporter ces reproches;
Eh bien, je vous promets de m'adresser à vous:
Après cela, croyez!...

D'HÉRICOURT.

Que ce retour m'est doux!...
Vous consentez, enfin! vous me rendez la vie.

M.me DIRVAL.

Méritez-vous?

D'HÉRICOURT.

Pardon, trop aimable Sophie!
Que l'heureux d'Héricourt vous prouve en ce moment,

Et sa reconnaissance et son ravissement.

(*Il lui baise la main.*)

M.me DIRVAL.

Ciel ! mon frère !

D'HÉRICOURT.

Toujours !... (*à part.*) elle est à moi ; n'importe,

SCENE X.

M.me DIRVAL, D'HÉRICOURT, FORMONT.

FORMONT, *un porte-feuille à la main.*

Ma chère sœur, voici de l'argent qu'on t'apporte,
Six mille francs.

M.me DIRVAL.

Six mille ?

FORMONT.

Eh ! oui.

M.me DIRVAL.

Par quel hasard ?

FORMONT.

Eh ! mais...

D'HÉRICOURT, *à part.*

Hasard cruel !

M.me DIRVAL.

Enfin, de quelle part ?

FORMONT.

Peux-tu le demander ? De ton mari, sans doute.

L'argent est, par malheur, resté long-tems en route.
Voilà plus de six mois que Dirval en chargea
Un brave homme.

M.me DIRVAL.

Et cet homme?

FORMONT.

Il est parti.

M.me DIRVAL.

Déja?

FORMONT.

Il était fort pressé : moi, j'ai donné quittance,
Et voilà ton argent.

D'HÉRICOURT, *à part.*

Maudite circonstance!

FORMONT.

Tu vois si ton mari, quoiqu'absent, t'oubliait!

M.me DIRVAL.

Mais comment n'y pas joindre un seul petit billet?

D'HÉRICOURT.

Il est vrai...

FORMONT.

Si la somme en route est demeurée,
Plus d'une lettre aussi peut bien s'être égarée.
Tel autre aurait écrit, sans envoyer d'argent.
(*Avec affection.*)
Mais tu n'en avais pas un besoin très-urgent,
J'espère; car sans doute, en personne sensée,
Ma sœur, à moi, d'abord, se serait adressée.

D'HÉRICOURT.

Ou bien à quelqu'ami.

FORMONT.

Le frère est le plus sûr,
Monsieur; c'est des amis le meilleur, le plus pur.

D'HÉRICOURT.

Madame, jugez-en; cette cause est la vôtre.

M.me DIRVAL, *avec embarras.*

Et le frère et l'ami me sont chers l'un et l'autre.

FORMONT.

Au reste, il ne s'agit de frère, ni d'ami,
Mais d'un, qui de tous deux te tient lieu, d'un mari.

D'HÉRICOURT.

Ce qu'il a fait, chacun aurait voulu le faire.

FORMONT.

Mais s'il ne l'eût pas fait, c'était le droit du frère.

M.me DIRVAL.

O mon ami! je sens tout ce que je vous dois.

FORMONT.

Moi? Tu ne me dois rien.

M.me DIRVAL.

Ah! je comprends, je vois...

(*Elle serre avec expression la main de son frère, et se disposant à sortir, elle salue d'Héricourt.*)

Monsieur, au fond du cœur, croyez que j'apprécie....

D'HÉRICOURT.

Madame!...

FORMONT.

C'est bien nous qu'il faut qu'on remercie!
Eh! non, c'est Dirval seul.

M.me DIRVAL.

O mon frère! (*Elle sort.*)

SCENE XI.

FORMONT, D'HÉRICOURT.

FORMONT, *à d'Héricourt qui sortait.*

Un moment.
Il faut que je m'explique avec vous librement,
Monsieur.

D'HÉRICOURT.

Vous expliquer ! mais sur quoi, je vous prie?

FORMONT.

Eh ! sur qui, si ce n'est sur une sœur chérie?
Mon cœur est plein, il a besoin de s'épancher.
Près de Sophie, enfin, que venez-vous chercher?
Que lui voulez-vous?

D'HÉRICOURT.

Moi? La demande est nouvelle:
Ce que l'on veut auprès de femme jeune et belle;
Mais, lui faire ma cour, le plus souvent...

FORMONT.

Oh ! oui,
Très-souvent, je le vois; car voici d'aujourd'hui
Cinq visites, monsieur, seulement.

D'HÉRICOURT.

Cinq visites?

FORMONT.

Tout autant.

D'HÉRICOURT.

Je le crois, puisque vous me le dites :
Je ne les compte pas, et j'ose me flatter
Que votre chère sœur est loin de les compter :
Par-tout je vais, je suis accueilli de la sorte :
Si toute femme aimable allait fermer sa porte
Aux jeunes gens, près d'elle empressés d'accourir,
Ce monde en vérité serait triste à mourir.

FORMONT.

Eh ! de grace, laissez tout ce vain badinage.
Simple en mes actions, et franc dans mon langage,
Je vous donne l'exemple ; imitez-moi : monsieur,
Si je ne vous voyais prodiguer à ma sœur
Que ces hommages vains et légers et futiles,
Je vous épargnerais des plaintes inutiles :
Mais est-ce bien cela dont il est question ?
Et n'est-il pas certain qu'en toute occasion,
Vous préférez ma sœur, qu'à cette préférence
Vous mettez un éclat, une persévérance
Qui frappe tous les yeux ? Le nîriez-vous ?

D'HÉRICOURT.

Pourquoi ?
Un choix si beau n'a rien que de flatteur pour moi.
Si chérir, préférer un objet tout aimable,
Est un crime à vos yeux, alors je suis coupable :
Mais bon ! tout autrement vous en sauriez juger,
Si vous étiez, mon cher, un peu moins étranger
Aux usages d'ici ; moins sévère et plus sage,
Vous sauriez...

FORMONT.

Oui, je suis peu fait à maint usage.

Mais quoi ! tout étranger, tout campagnard qu'on soit,
L'on a du sens, l'on a de bons yeux, et l'on voit ;
L'on voit où par degrés vous voulez nous conduire.
Vous n'avez d'autre but, ici, que de séduire.
Séduire ! tendre un piège à la crédulité,
Est-ce de la franchise et de la loyauté ?

D'HÉRICOURT.

En quoi donc, par hasard, seraient-elles blessées ?
Vous supposez aux gens des arrières pensées,
Des calculs, des complots, enfin d'une noirceur !...
Moi, je cherche à distraire, égayer votre sœur ;
J'y réussis.

FORMONT.

Eh mais ! quel espoir est le vôtre ?
Dirval peut revenir, oui, d'un moment à l'autre...

D'HÉRICOURT.

Son mari ! Je ne sais. Que m'importe un tel soin ?
Je ne redoute pas les maris de si loin.

FORMONT.

Fort bien. En attendant que son mari revienne,
Qu'elle écoute sa voix ; elle entendra la mienne.
Oui, je serai toujours entre Sophie et vous,
Et je lui parlerai toujours de son époux.
Mais contre qui, monsieur, faudra-t-il la défendre ?
Contre vous, son ami, si délicat, si tendre ?
Vous, en tout autre cas, généreux, plein d'honneur,
Vous voudriez troubler, détruire son bonheur ?
C'est le sort qui l'attend : pour avoir su vous plaire,
Trop crédule, elle aurait recueilli pour salaire,
L'abandon, le mépris, des regrets éternels,
Car ce sont là vos jeux, à vous tous ; jeux cruels !

Mais vous n'êtes point fait pour de pareilles trames,
Eh ! monsieur d'Héricourt ! il est tant d'autres femmes,
Belles, et qui pourront disposer de leur foi.
Laissez en paix ma sœur, et son époux et moi.
Ce discours vif, mais franc, ne saurait vous déplaire :
Vous diriez tout cela, si vous étiez son frère.

D'HÉRICOURT.

Oui, vous avez raison de défendre une sœur.
Quand vous y mettriez un peu trop de chaleur,
Rien n'est plus naturel, et tout vous justifie.
Mais vous me croyez, moi, l'ennemi de Sophie ?
C'est me juger, mon cher, un peu légèrement.
C'est mettre tout au pis. Avant peu, sûrement,
Au fond de votre cœur vous me rendrez justice,
Et vous verrez si j'aime et connais l'artifice.

(*Il sort.*)

SCÈNE XII.

M.me EULER, FORMONT.

M.me EULER.

Il sort : je vous cherchais, Formont, pour vous parler
De ce bal, qui m'alarme, à ne vous rien céler.
Tout-à-l'heure, en passant, certains mots m'ont frappée :
Ils ont de grands projets, ou je suis bien trompée.

FORMONT.

Vous croyez ?

M.me EULER.

D'Héricourt avait l'air trop heureux,
Pour n'avoir pas conçu quelqu'espoir dangereux...
Cette Verseuil cachait une maligne joie :
Ils semblent tous les deux enlever une proie...

FORMONT.

Vous m'effrayez !

M.me EULER.

Pourtant, nous ne la suivons pas,
Nous qui parlions tantôt d'observer tous ses pas.

FORMONT.

J'y pensais, mon amie.

M.me EULER.

Oh ! s'il métait possible !
Comme j'irais, malgré mon dégoût invincible,
Telle que je suis même !...

FORMONT.

Eh bien ! ce sera moi.
Il m'en coûte beaucoup ; n'importe, je le doi.
Je ne la suivrai pas ; mais j'irai la rejoindre
Une heure après : des maux il faut choisir le moindre.
Quoi qu'il en soit, enfin, je la ramenerai.

M.me EULER.

Vous me rendez la vie : oui, je vous l'avouerai,
J'avais bien du chagrin, mais vous serez près d'elle.
Il suffit.

FORMONT.

Je vais faire une chose nouvelle,
Aller au bal, d'abord, m'habiller à minuit.

M.me EULER.

De cet effort déja vous recueillez le fruit :
Mon respectable ami, sachons bien nous entendre ;
Ramenez votre sœur, et moi je vais l'attendre.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

DIRVAL, *en uniforme d'officier*; FRANÇOIS.

FRANÇOIS.

MAIS quel bonheur ! c'est vous, c'est vous monsieur Dirval!

DIRVAL.

Oui, mon ami.

FRANÇOIS.

Comment ? à minuit, à cheval ?

DIRVAL.

Jamais, pour voir sa femme, a-t-on couru trop vite ?
Il vaut mieux arriver à cet excellent gîte,
Cette nuit que demain : mais sans tant de discours,
Mène-moi chez ma femme.

FRANÇOIS.

Eh ! mais...

DIRVAL.

Quoi ? viens donc, cours...

FRANÇOIS.

Cours ! Où courir ? au bal ?

DIRVAL.

Comment ! que viens-tu dire ?

FRANÇOIS.

Eh! oui, monsieur, madame est au bal.

DIRVAL.

Tu veux rire.

FRANÇOIS.

Oh! non, je ne ris point.

DIRVAL.

O contre-tems fatal!

Quoi! cette nuit?

FRANÇOIS.

Madame aime beaucoup le bal.

DIRVAL.

Allons; il faut l'attendre: au moins, mon cher beau-frère,
Formont, n'est point au bal, je suppose?

FRANÇOIS.

Au contraire;

Il a regret...

DIRVAL.

Mon oncle est sûrement couché?

FRANÇOIS.

Oui.

DIRVAL.

Ne l'éveillez pas, car je serais fâché.
Mais pour le cher Formont, il faut que je le voie
Sur-le-champ.

FRANÇOIS.

Et lui-même aura bien de la joie.
Ce cher monsieur Formont, comme il sera surpris!

Il est loin sûrement de vous croire à Paris ;
Et madame, à son bal, ne prévoit pas, je pense,
Ce prompt retour.

DIRVAL.

Ah ! prompt ! après deux ans d'absence !

FRANÇOIS.

Oui ; mais on ignorait... Nous avions peur... pardon...
Puis la guerre...

DIRVAL, *souriant.*

Oui, c'est clair ; mais mon ami, va donc,
Ou moi-même...

FRANÇOIS.

Il vaut mieux que moi, je le previenne ;
Et j'y cours.

DIRVAL.

Quelle course !

FRANÇOIS.

Hai ! chacun à la sienne :
J'arrive, tôt ou tard.

(Il sort.)

SCENE II.

DIRVAL, *seul.*

Qu'il est doux d'arriver !
Mais quel bonheur ! ici je vais donc retrouver

Ce que j'ai de plus cher. Si, dès cet instant même,
Je ne vois, je n'embrasse une épouse que j'aime ;
(Et je suis en cela privé d'un grand bonheur)
Au moins, je vais d'abord presser contre mon cœur
Un frère... Ah ! je l'entends !

SCENE III.

FORMONT, DIRVAL.

FORMONT.

Eh ! que viens-je d'apprendre ?
Dirval ici !

DIRVAL.

Lui-même, et qui vient vous surprendre.
Embrassons-nous.

FORMONT.

Oh ! oui, cher Dirval. Quoi ! c'est toi ?

DIRVAL.

Oui, c'est bien moi, mon frère.

FORMONT, *l'embrassant de nouveau.*

Encor.

DIRVAL.

Je vous revoi,
Mon cher Formont ! Enfin !... je revois ma patrie.
Vous ne m'attendiez pas, mon ami, je parie.

FORMONT.

Oh! non, pas aujourd'hui, mais depuis bien long-tems.

DIRVAL.

Jugez si j'ai dû, moi, trouver longs ces deux ans !
Séparé de ma femme, et d'un ami, d'un frère !
Mais j'étais prisonnier ; c'est le sort de la guerre.
Au désespoir, vingt fois j'ai pensé me livrer.
Un échange à la fin vient de nous délivrer ;
J'en profite : j'accours, brûlant au fond de l'ame,
De revoir mes amis et d'embrasser ma femme.
Et ma femme est sortie !...

FORMONT.

(*à part.*)
Eh ! oui. Précisément !

DIRVAL.

Parbleu ! c'est bien dommage : être au bal, au moment !...

FORMONT.

Eh ! ne m'en parle pas : plus que toi j'en enrage.

DIRVAL.

Enrager est trop fort. Quand je dis : « c'est dommage. »
Je ne veux point lui faire un crime de cela.

FORMONT.

Mais en effet. (*à part.*) Heureux encore d'être là !
Je partais.

DIRVAL.

Quoi ?

FORMONT.

Sophie... oui... cherche à se distraire...

DIRVAL.

Et moi, qui la croyais là-bas, chez vous, beau frère !

FORMONT.

Plût au ciel !

DIRVAL.

J'en arrive.

FORMONT.

Oui ?

DIRVAL.

Dans l'instant : j'ai cru
Vous y trouver tous deux : c'est là que j'ai couru.

FORMONT.

Cher Dirval !

DIRVAL.

En vingt jours, des confins d'Allemagne,
Je n'ai fait qu'un trajet jusqu'à votre campagne...
Lieux chéris ! mais j'apprends... jugez qui fût surpris !
Que depuis six grands mois ma femme est à Paris,
Vous, depuis quinze jours.

FORMONT.

Oh ! oui, je sens ta peine.

DIRVAL.

Sans mettre pied à terre, et sans reprendre haleine,
Je repars à l'instant ; j'accours, et me voici.

FORMONT.

(*à part.*)

Et sois le bien venu. Dieu, n'être pas ici !
Etre à ce maudit bal, quand son époux arrive !

DIRVAL.

Eh ! que dites-vous ?

FORMONT.

Rien. Ma joie est aussi vive
Que ma tendresse...

DIRVAL.

Eh ! mais, songez donc, mon ami,
Que voilà près... Mais oui, de deux ans et demi,
Passés loin d'une épouse et jeune, et tendre, et belle,
Quand je n'avais vécu que six mois auprès d'elle.

FORMONT.

Va, nous avons compté tout cela comme toi.

DIRVAL.

Je le crois bien, mon cher, et j'en jugeais par moi.
Combien de fois j'ai dit : « Oh ! si j'avais des ailes » !

FORMONT.

Mais pourquoi n'avoir pas donné de tes nouvelles ?

DIRVAL.

Moi, j'ai vingt fois écrit.

FORMONT.

Nous n'avons rien reçu.

DIRVAL.

Et mon malheur alors, vous ne l'avez pas su ?

FORMONT.

Mon dieu ! non, je l'apprends.

DIRVAL.

Dites-moi, je vous prie,
Ma Sophie est toujours bonne, aimable, jolie ?

FORMONT.

Charmante.

DIRVAL.

Elle pensait souvent à son ami ?

FORMONT, *avec un peu d'embarras.*

Oh ! oui.

DIRVAL.

De mon absence, elle a souffert, gémi ?

FORMONT, *de même.*

Assurément, mon cher... on sent ce qu'il en coûte...,
Et tu ne peux douter...

DIRVAL.

Ah ! je n'avais nul doute.
Pouvais-je soupçonner la tendresse, la foi
De ma chère Sophie, en douter, lorsque moi ?...,
Formont... Je ne sais pas si vous allez m'en croire,
Tout franc que je puis être hé bien, de ma mémoire,
D'honneur ! elle n'est pas sortie un seul instant...
Oh ! mais ce qu'on appelle un seul... riez ! pourtant,
C'est la vérité pure ici que je déclare.

FORMONT.

D'accord.

DIRVAL.

Je sais très-bien qu'un tel scrupule est rare.
Comme un modèle, aussi, là-bas j'étais cité :
S'ils connaissaient Sophie, ils m'auraient moins vanté.

FORMONT.

Je conçois de ma sœur ce souvenir fidèle ;
J'y crois, et j'aime aussi ta confiance en elle.

DIRVAL.

Ma femme, cher Formont, vous avait donc quitté ?

FORMONT.

Oui, son oncle, Paris, la curiosité...
Mais j'ai trouvé près d'elle une estimable amie,
Qui, je crois, a rendu grand service à Sophie,
Par ses sages conseils, son exemple sur-tout.
Ma sœur même, et cela fait honneur à son goût,
Paraît avoir pour elle estime et confiance.

DIRVAL.

Ah! vous me ravissez; et quelle est?...

FORMONT.

Mais j'y pense;
Tu connais cette amie; oui, c'est madame Euler.

DIRVAL.

Madame Euler? ah! dieu! son mari m'est bien cher!
Ami d'enfance, instruit, savant même et modeste!...
Pour son épouse, oh! c'est une femme céleste,
Son mariage a pu, par un faux point d'honneur,
Eloigner ses parens; mais il fait son bonheur.
Charmant couple! de Tours quel bon vent nous l'envoie!
Je les embrasserai tous les deux avec joie.

FORMONT.

Ils logent ici même.

DIRVAL.

Ah! je pourrai les voir
Demain de grand matin.

FORMONT.

Peut-être dès ce soir,
Madame Euler, qui veille en [illegible]lant Sophie.

DIRVAL.

Elle pensait souvent à son ami ?

FORMONT, *avec un peu d'embarras.*

Oh ! oui.

DIRVAL.

De mon absence, elle a souffert, gémi ?

FORMONT, *de même.*

Assurément, mon cher... on sent ce qu'il en coûte...,
Et tu ne peux douter...

DIRVAL.

Ah ! je n'avais nul doute.
Pouvais-je soupçonner la tendresse, la foi
De ma chère Sophie, en douter, lorsque moi ?...
Formont... Je ne sais pas si vous allez m'en croire,
Tout franc que je puis être, hé bien, de ma mémoire,
D'honneur ! elle n'est pas sortie un seul instant...
Oh ! mais ce qu'on appelle un seul... riez ! pourtant,
C'est la vérité pure ici que je déclare.

FORMONT.

D'accord.

DIRVAL.

Je sais très-bien qu'un tel scrupule est rare.
Comme un modèle, aussi, là-bas j'étais cité :
S'ils connaissaient Sophie, ils m'auraient moins vanté.

FORMONT.

Je conçois de ma sœur ce souvenir fidèle ;
J'y crois, et j'aime aussi ta confiance en elle.

DIRVAL.

Ma femme, cher Formont, vous avait donc quitté ?

FORMONT.

Oui, son oncle, Paris, la curiosité...
Mais j'ai trouvé près d'elle une estimable amie,
Qui, je crois, a rendu grand service à Sophie,
Par ses sages conseils, son exemple sur-tout.
Ma sœur même, et cela fait honneur à son goût,
Paraît avoir pour elle estime et confiance.

DIRVAL.

Ah! vous me ravissez; et quelle est?..,

FORMONT.

Mais j'y pense;
Tu connais cette amie; oui, c'est madame Euler.

DIRVAL.

Madame Euler? ah! dieu! son mari m'est bien cher!
Ami d'enfance, instruit, savant même et modeste!..,
Pour son épouse, oh! c'est une femme céleste,
Son mariage a pu, par un faux point d'honneur,
Eloigner ses parens; mais il fait son bonheur.
Charmant couple! de Tours quel bon vent nous l'envoie!
Je les embrasserai tous les deux avec joie.

FORMONT.

Ils logent ici même.

DIRVAL.

Ah! je pourrai les voir
Demain de grand matin.

FORMONT.

Peut-être dès ce soir,
Madame Euler, qui veille en [illegible]lant Sophie.

DIRVAL.

O combien je vous dois,
Chère madame Euler ! car j'apprends à la fois
(Et jugez si mon ame est émue et ravie !)
Votre séjour ici, vos bontés pour Sophie. .

M.me EULER.

Vous mettez trop de prix...

DIRVAL.

Je ne rends qu'à demi
Ce que je sens bien mieux : et notre bon ami,
Ce cher Euler, est-il bien portant ?

M.me EULER.

A merveille.
Il repose à présent.

FORMONT, *montrant M.me Euler.*

L'amitié seule veille.
Toi-même dois avoir grand besoin de sommeil.
Viens donc te reposer.

M.me EULER.

Oui, suivez ce conseil.

DIRVAL.

Je ne ferais pas mal; mes bons amis, je meure,
Si j'ai, depuis dix jours, fermé l'œil un quart d'heure !

FORMONT.

Mais, en effet, tu dois être las, harassé.

DIRVAL, *gaîment.*

Si ma femme était là, je serais délassé.

FORMONT.

Viens donc, suis-moi, Dirval.

DIRVAL.

Soit, mais j'aurais envie
D'écrire auparavant un mot à ma Sophie.

M.me EULER.

Eh ! oui, moi, j'aime assez qu'au milieu de son bal,
On lui porte un billet de son ami Dirval.

FORMONT.

C'est bien imaginé.

DIRVAL.

Cette chère petite !
Sera-t-elle étonnée !

M.me EULER.

Et ravie !

DIRVAL.

Allons vite,
Encre, plume, papier.

FORMONT.

Tiens, mon cher, en voici.

M.me EULER.

Mais ne lui marquez pas que vous êtes ici.
D'une telle surprise elle sera charmée.

FORMONT, *lui avançant un siége.*

Assieds-toi.

DIRVAL.

Non, debout, comme on mange à l'armée.
(*Il écrit en effet debout, à demi penché sur la table.*)
« Ma Sophie ! eh ! bien, me voilà... »
Il est doux, mes amis, de commencer par là.

FORMONT.

Oui.

DIRVAL *écrit et parle tout haut.*

« Je suis libre enfin, ô mon aimable amie !
» Depuis une année et demie,
» Juge des maux que j'ai soufferts !
» J'étais loin de ma femme, et j'étais dans les fers.
» Mais en chemin bientôt je compte me remettre,
» Et de près je suivrai ma lettre.

(A M.me Euler et à Formont.)

Je la précède et fais plus que je ne promets.

(Il écrit.)

» Je vais donc te revoir, Sophie ; et désormais,
» La paix calmant enfin notre longue souffrance,
» Va nous réunir à jamais.

M.me EULER.

J'en accepte l'augure et j'en crois l'apparence.

DIRVAL.

J'aime bien mon métier ; mais je bénis la paix.
« Dirval. » Voilà ma lettre écrite et cachetée.

FORMONT.

Bonne lettre : le cœur, le cœur seul l'a dictée.

M.me EULER.

Et celui de Sophie en sera pénétré.

FORMONT.

Il doit l'être. C'est moi qui la lui remettrai.

DIRVAL, *la lui donnant.*

Elle en vaudra bien mieux. J'ai l'ame plus contente ;
Et je pourrai dormir, pour charmer cette attente.
(Il va pour sortir; puis se retournant un moment:)
Sous le toît de Sophie, il est parbleu piquant
Qu'il faille que j'occupe encore un lit de camp.

SCÈNE V.

M.me EULER, *seule.*

Dirval est de retour : ô l'heureuse arrivée !
Je ne crains plus personne, et Sophie est sauvée.
Son mari n'a jamais cessé de l'adorer.
Son cœur va s'en convaincre, il va tout réparer.
On monte : quelqu'un vient ; c'est Sophie elle-même :
Quoi ! sitôt... Et Florvel ! ma surprise est extrême !
Hâtons-nous d'empêcher que Formont n'aille au bal,
Et qu'un moment encor il retienne Dirval.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

M.me DIRVAL, FLORVEL.

FLORVEL.

Êtes-vous un peu mieux, cousine intéressante ?

M.me DIRVAL.

Oui, grace à vous, Florvel ; je suis reconnaissante...

FLORVEL.

Reconnaissante ! allons ; vous vous moquez, je crois :
Mais cette préférence est flatteuse pour moi.
Lorsque vous avez pris mon bras, là, tout de suite...
Ce qui, par parenthèse, avait l'air d'une fuite ;

D'Héricourt, ma parole, est demeuré tout sot :
Il était si surpris qu'il n'a pu dire un mot.

M.me DIRVAL.

Moi-même en ce moment j'étais toute saisie,
Et je le suis encore.

FLORVEL.

Il meurt de jalousie,
Je gage; il se désole ! ah ! le pauvre garçon !
Je suis charmé qu'il ait reçu cette leçon.

M.me DIRVAL.

De grace, épargnez...

FLORVEL.

Non, c'est qu'il croit, sur mon ame ;
Qu'il n'a qu'à se montrer pour séduire une femme :
Séduire ! c'est le mot; car, cousine, entre nous,
Je connais l'homme ; il semble être amoureux de vous,
Et n'aime que lui seul : oui, le diable m'emporte,
S'il n'a déshonoré vingt femmes de la sorte !
Je pourrais vous citer, madame...

M.me DIRVAL.

C'est assez.

FLORVEL.

C'est que je suis bien aise après tout...

M.me DIRVAL.

Finissez ;
Car tous ces vains propos, d'abord en votre bouche
Sont déplacés ; d'ailleurs ils n'ont rien qui me touche.
(*D'un ton pénétré.*)
Mon cousin, vous m'avez, dans ce cruel instant,
Rendu, j'aime à le dire, un service important.

FLORVEL.

Vous parlez de service, et c'est me faire injure :
Encore un coup, je suis trop heureux, je vous jure,
Madame, d'avoir pu vous rendre quelques soins,
Et vous prouver... car moi, je vous aime du moins ;
Et je fais excuser par l'amour le plus tendre...

M.me DIRVAL.

Epargnez des discours que je ne puis entendre :
Et me laissez un peu...

FLORVEL.

Cousine, en vérité,
De vous désobéir je serais bien tenté.

M.me DIRVAL.

Non, en manquant ainsi d'égards, de complaisance,
Vous perdriez vos droits à ma reconnaissance ;
Vous ne le ferez point : j'aime à croire, monsieur...

FLORVEL.

Allons ; on gagne tout à me piquer d'honneur.
Adieu donc. A demain, cousine toute aimable.

M.me DIRVAL.

A demain.

FLORVEL.

Non : elle est par fois inconcevable ;
Et je... Mais d'Héricourt est éconduit, du moins.

(Il sort.)



SCÈNE VII.

M.me DIRVAL, M.me EULER, *de loin, à l'écart.*

M.me DIRVAL.

Je suis seule, et je puis respirer sans témoins.
Quels étaient leurs projets? et pourquoi tant d'instances?
Ce souper, ce voyage, et mille circonstances...
Tout cela m'est suspect: oui, madame Verseuil
Avait dans ses regards... J'ai surpris un coup-d'œil...
Je ne sais... Cette femme, ou je suis bien trompée,
Est dangereuse: enfin, je lui suis échappée.
O dieu! combien pour moi ce monde est étranger!
Et qui me sauvera dans ce pressant danger?

M.me EULER, *se montrant.*

Ma Sophie!

M.me DIRVAL.

Ah! c'est vous!

M.me EULER.

Toujours moi.

M.me DIRVAL.

Mon amie!
Bon ange! en votre sein que je me refugie.

M.me EULER.

Venez, venez, ce cœur vous est toujours ouvert.

M.me DIRVAL.

Hélas! si vous saviez tout ce que j'ai souffert,

Quels périls j'ai courus, peut-être, en votre absence,
Pendant que vous dormiez au sein de l'innocence!

M.me EULER.

Ah! je ne dormais pas : moi-même je souffrais!

M.me DIRVAL.

Je vous reconnais bien.

M.me EULER.

Mais quels pièges secrets
Vous tendait-on? parlez.

M.me DIRVAL.

Eh! madame, que sais-je?
A ce malheureux bal à peine paraissais-je,
Que Verseuil, d'Héricourt, Dorsan, cet autre fou,
Ont voulu m'emmener, tous trois, je ne sais où.
A leurs empressemens je me suis arrachée,
J'ai vu Florvel; à lui je me suis attachée;
Il m'a su ramener demi-morte d'effroi;
Et je ne crains plus rien, puisque je vous *revoi*.

M.me EULER.

Oh! oui, soyez tranquille, auprès de moi, d'un frère:
Cette crise pour vous, Sophie, est salutaire.

M.me DIRVAL.

Dès qu'un trait de lumière au fond du cœur m'a lui,
J'ai frémi; sur le champ, sans balancer, j'ai fui.

M.me EULER.

Bien, Sophie.

M.me DIRVAL.

Ah! je dois fuir bien plus loin encore.
Ce Paris que j'aimais, je le crains, je l'abhorre:

Et je veux retourner à mon *Vallon* chéri :
Je veux près de mon frère attendre mon mari.

M.me EULER.

Qu'entends-je ! est-il possible ?

M.me DIRVAL.

Oui, votre cœur m'approuve :
C'est là qu'il m'a laissée ; il faut qu'il m'y retrouve.

M.me EULER.

D'Héricourt !

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, D'HÉRICOURT.

D'HÉRICOURT, *très-ému.*

Il faut donc accourir sur vos pas,
Madame...

M.me DIRVAL.

Eh ! quoi ! monsieur !...

D'HÉRICOURT.

Vous ne m'attendiez pas...

M.me DIRVAL.

Comment ?

D'HÉRICOURT.

Personne ici ne m'a vu, mais n'importe.
Vous-même, avez-vous pu m'échapper de la sorte ?
Eh ! quoi ? C'est d'Héricourt, c'est moi que vous fuyez !
Et c'est Florvel à qui vous me sacrifiez !
Un Florvel !

M.me DIRVAL.

Ce langage a lieu de me surprendre,
Et j'admire le ton qu'ici vous osez prendre !
De quel droit ?

D'HÉRICOURT.

C'est bien vous plutôt qui m'étonnez :
De quel droit ? eh ! de ceux que vous m'avez donnés.
Car je puis librement parler devant madame :
Elle sait ma tendresse, elle a lu dans votre ame.
Quoi ! tant de souvenirs sont-ils si loin de vous ?
Rappellerai-je ici mille gages bien doux ?
Ces lettres, que souvent vous trouviez si touchantes,
Qui toutes m'ont valu des réponses charmantes ?...

M.me DIRVAL.

Quoi ?

M.me EULER, *à part.*

Laissons-le achever, dût-il aller trop loin ;
D'une telle leçon, Sophie avait besoin.

D'HÉRICOURT.

Et ce portrait, qu'un frère a ravi par surprise,
Qui m'était destiné ; parlons avec franchise ;
Et tout à l'heure encor, ce secret entretien,
Où votre cœur promit de s'adresser au mien ?
Regards, sourire, tout, aimable enchanteresse,
Ne m'a-t-il pas cent fois prouvé votre tendresse ?
Mais vous oubliez tout.

M.me DIRVAL.

Je n'ai rien oublié.
Mais vous nommez tendresse une simple amitié ;
Et ce qui vous prouvait estime et confiance,
Méritait plus d'égards et moins de violence.

D'HÉRICOURT.

Simple amitié ! fort bien ! le détour est heureux,
D'honneur ! et c'est ainsi que d'un cœur amoureux,
Au gré de vos penchans, vous vous jouez, mesdames;
Vous ne cherchez qu'à plaire, à régner sur nos ames;
Et vous n'êtes que trop sûres de votre fait :
Mais s'agit-il d'aimer, de sentir en effet....

M.me DIRVAL.

Vous m'offensez, monsieur ; je pus être indiscrette ;
Mais je ne fus jamais ni fausse ni coquette.

D'HÉRICOURT.

Eh ! quoi !

M.me EULER.

C'est trop long-tems écouter vos discours.
Oui, le cœur de madame est pur et sans détours.
Respectez la vertu, n'ayant pu la séduire.
Mais d'ailleurs, au silence un mot va vous réduire.
Vous croyez son époux bien loin ; il est ici.

D'HÉRICOURT.

Dirval !

M.me EULER.

Lui-même.

M.me DIRVAL.

O ciel ! qu'entends-je ? mon mari...
Serait ?....

M.me EULER.

Bien près de vous.

M.me DIRVAL.

O mon aimable amie!
Ne me trompez vous point ?

M.me EULER.

Qui, moi ? jamais, Sophie.

M.me DIRVAL.

O Dieu ! quoi ! je pourrai le voir ?

M.me EULER.

Dès aujourd'hui,
Ce soir même ; et tenez, cette lettre est de lui.

M.me DIRVAL.

De Dirval ! ah ! donnez. (*Elle l'ouvre.*)

D'HÉRICOURT, *souriant.*

Alors, je me retire.
La lettre d'un mari ! je vous laisse la lire.
Je serais indiscret, dans un moment si doux...

M.me DIRVAL.

A présent, et toujours le plus cher des époux,
M'occupe toute entière.

D'HÉRICOURT.

Allons ; j'entends, Sophie :
Je le vois bien ; il faut que je me sacrifie.
Vos rigueurs, à mes yeux vous doivent honorer :
Je vous aimais ; de loin, je vais vous adorer.
Adieu, madame, adieu.

(*Il sort.*)

SCÈNE IX.

M.me EULER, M.me DIRVAL.

M.me EULER.

De tels adieux, ma chère,
Vous prouvent s'il aimait d'un amour bien sincère!

M.me DIRVAL.

Oh! oui, j'ouvre les yeux, je sens trop bien, je vois...

M.me EULER.

Et s'il eût eu sur vous de véritables droits,
Jugez de ce qu'alors il eût pu se permettre!...

M.me DIRVAL.

Je frémis d'y penser.

M.me EULER.

Ah! lisez votre lettre.

M.me DIRVAL, *lisant.*

« O ma Sophie! » ainsi toujours il m'appelait : »
Il me semble l'entendre, alors qu'il me parlait.

SCENE X, et dernière.

LES PRÉCÉDENS, FORMONT, DIRVAL, *au fond.*

M.me DIRVAL, *lit.*

«Me voilà!» Tendre ami!... toujours, toujours le même.
Ah! c'est bien-là son ame.

M.me EULER.

Oui! celui-là vous aime.

M.me DIRVAL, *après avoir lu bas.*

Dix-huit mois dans les fers; oh! qu'il a dû souffrir!
Cher Dirval.

DIRVAL, *accourant.*

Un regard de toi va me guérir.

M.me DIRVAL.

Dirval! est-il possible?

DIRVAL.

O ma plus tendre amie!
Je te revois enfin!

M.me DIRVAL.

Cher époux!

DIRVAL.

O Sophie!
Quel bonheur!

FORMONT.

Grace au ciel, les voilà réunis!

M.me EULER.

Et pour toujours.

M.me DIRVAL.

Tu vois de fidèles amis,
Dirval, à qui je dois une reconnaissance !...
Ils m'ont sauvée...

M.me EULER, *vivement.*

Eh ! oui, des peines de l'absence.

DIRVAL, *à M.me Euler et à Formont.*

Que je vous remercie !...

FORMONT.

Ah ! çà, quand partons-nous ?
Je brûle de revoir mon Vallon avec vous.

DIRVAL.

Eh bien ! Formont, fixez le moment du voyage.

FORMONT.

Eh ! partons aujourd'hui, sans tarder davantage.

DIRVAL.

Prenons le tems, au moins, de faire nos adieux
A mon oncle ; ses soins, son accueil gracieux,
Méritent de ma part quelque reconnaissance.

FORMONT.

Il se consolera bientôt de notre absence :
Moi, j'ai rempli mon but : que ferais-je en ce lieu ?
Je retourne à mes champs ; adieu, Paris, adieu.

M.me EULER.

Dans cet adieu, moi-même, hélas ! je suis comprise.

FORMONT.

Bien différent celui qu'il faut que je vous dise !

M.me DIRVAL, *à M.me Euler.*

Oh ! de notre bonheur si vous étiez témoin !...
Il serait complet...

DIRVAL.

Oui.

M.me EULER.

J'en jouirai de loin.
Mais, malgré le penchant que j'aurais à vous suivre,
A la campagne, tous, nous ne pouvons pas vivre :
Les devoirs les plus chers m'arrêtent en ces lieux.

FORMONT.

Hélas! tant pis pour nous, mais pour Paris, tant mieux.
Demeurez, pour servir aux femmes de modèle ;
Montrez-leur, qu'on peut être et jeune, et sage, et belle ;
Sage sans pruderie avec simplicité,
Que cela même ajoute un charme à la beauté.

M.me EULER.

Elles l'apprendront mieux de cette jeune amie.
(*à M.me Dirval.*)
Oui, vous leur prouverez, qu'au lieu d'user sa vie,
Au lieu de se donner tant de peines, de soins,
Pour des plaisirs si faux, il en coûterait moins
De vivre en paix, modeste, à ses devoirs fidèle,
De suivre d'un cœur pur la pente naturelle ;
Et que, non-seulement, cela tient à l'honneur,
Mais que c'est encor là le chemin du bonheur.

FIN.

DE L'IMPRIMERIE DE MIGNERET,
rue Jacob, N.° 1186.

